

# « En tout cas, c'est comme genre correct, fait que... » : de l'usage de marqueurs chez les francophones du Nord-Est ontarien

Julie Boissonneault

Volume 14, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1095070ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1095070ar>

[See table of contents](#)

## Publisher(s)

Société Charlevoix  
Presses de l'Université d'Ottawa

## ISSN

1203-4371 (print)  
2371-6878 (digital)

[Explore this journal](#)

## Cite this article

Boissonneault, J. (2022). « En tout cas, c'est comme genre correct, fait que... » : de l'usage de marqueurs chez les francophones du Nord-Est ontarien. *Cahiers Charlevoix*, 14, 111–165. <https://doi.org/10.7202/1095070ar>

## Article abstract

*L'étude qui suit, celle de notre consoeur Julie Boissonneault, s'inscrit dans une perspective de synchronie dynamique. Elle propose l'analyse de l'usage de marqueurs grammaticaux et discursifs dans le parler de francophones du Nord-Est ontarien d'après deux corpus : un premier, le plus ancien, recueilli en 1979 sous la direction de Gaétan Gervais et un second plus récent relevé par plusieurs chercheurs entre 2014 et 2020. Trois ensembles de marqueurs – (ça) fait que, donc, alors et so / comme, genre et like / en tout cas et anyway(s) sont mis à l'étude. Une première analyse lexicométrique et variationniste associe leurs usages à des modalités telles que le sexe des informateurs, leur niveau d'instruction et leur âge. Une attention particulière est accordée à la prévalence des marqueurs empruntés à l'anglais. Puis une seconde analyse, de nature textuelle, se penche sur les fonctions linguistiques que remplissent ces marqueurs, permettant de voir s'ils se prêtent davantage à des fins grammaticales pour établir des rapports logiques dans le discours ou à des fins pragmatiques pour régir l'interaction.*

**« En tout cas, c'est comme genre correct, fait que... » :  
de l'usage de marqueurs chez les francophones  
du Nord-Est ontarien**

JULIE BOISSONNEAULT

*Centre de recherche sur les francophonies  
canadiennes (CRCCF)*  
Université d'Ottawa

## SOMMAIRE

INTRODUCTION	113
I. QUE NOUS INDIQUENT LES ANALYSES PRÉCÉDENTES ?	119
1.1 Les marqueurs ( <i>ça</i> ) <i>fait que, donc, alors</i> et <i>so</i>	119
1.2 Les marqueurs <i>comme, genre</i> et <i>like</i>	125
1.3 Les marqueurs <i>en tout cas</i> et <i>anyway(s)</i>	128
1.4 Synthèse et objectifs	129
II. MÉTHODOLOGIE	130
2.1 Corpus et variables à l'étude	130
2.1.1 Le corpus de 1979	131
2.1.2 Le corpus contemporain	134
2.1.3 Précisions sur d'autres variables	135
2.1.4 La voix des enquêteurs	137
2.2 Les analyses	137
III. QUE RÉVÈLENT LES ANALYSES ?	138
3.1 Analyse lexicométrique et variationniste	138
3.1.1 Les marqueurs ( <i>ça</i> ) <i>fait que, donc, alors</i> et <i>so</i>	138
3.1.2 Les marqueurs <i>comme, genre</i> et <i>like</i>	145
3.1.3 Les marqueurs <i>en tout cas</i> et <i>anyway(s)</i>	149
3.1.4 Retour sur les marqueurs empruntés à l'anglais	153
3.2 Analyse textuelle : les fonctions linguistiques	157
3.2.1 Les marqueurs ( <i>ça</i> ) <i>fait que, donc, alors</i> et <i>so</i>	157
3.2.2 Les marqueurs <i>comme, genre</i> et <i>like</i>	159
3.2.3 Les marqueurs <i>en tout cas</i> et <i>anyway(s)</i>	161
CONCLUSION	162

## « En tout cas, c'est comme genre correct, fait que... » : de l'usage de marqueurs chez les francophones du Nord-Est ontarien

*O Phèdre, tu n'es pas sans avoir remarqué dans les discours les plus importants, qu'il s'agisse de politique ou des intérêts particuliers des citoyens, ou encore dans les paroles délicates que l'on doit dire à un amant, lorsque les circonstances sont décisives, – tu as certainement remarqué quel poids et quelle portée prennent les moindres petits mots et les moindres silences qui s'y insèrent. Et moi, qui ai tant parlé, avec le plaisir insatiable de convaincre, je me suis moi-même à la longue convaincu que les plus graves arguments et les démonstrations les mieux conduites avaient bien peu d'effet, sans le secours de ces détails insignifiants en apparence [...]. Le réel d'un discours, c'est après tout cette chanson, et cette couleur d'une voix, que nous traitons à tort comme détails et accidents<sup>1</sup>.*

### INTRODUCTION

Le français, à l'instar de plusieurs autres langues, fait appel à toute une gamme de mots ou de locutions qui répondent à des besoins spécifiques à l'interaction verbale : *okay*, *tu sais*, *ben*, *là*, *tu vois*, *ça fait que*, *coudon*, *en tout cas*, etc. Qu'on les appelle petites marques du discours<sup>2</sup>, mots du discours<sup>3</sup>, ponctuants<sup>4</sup>,

---

1. Paul Valéry, *Eupalinos ou l'Architecte*, Paris, Gallimard, 1945, p. 17-18.

2. Capucine Bremond, « “Les petites marques du discours” : le cas du marqueur méta-discursif “bon” en français », Thèse de doctorat, Aix-Marseille 1 et Université de Provence, 2002, 464 p.

3. Oswald Ducrot, *Les Mots du discours*, Paris, Minuit, 1980, 240 p. ; *Id.*, *Le Dire et le dit*, Paris, Minuit [1984] 2018, 237 p.

4. Diane Vincent, *Les Ponctuants de la langue et autres mots du discours*, Québec, Nuit Blanche, 1993, 169 p.

particules énonciatives<sup>5</sup> ou discursives<sup>6</sup>, modalisateurs<sup>7</sup>, voire mots phatiques ou de remplissage<sup>8</sup>, leur emploi répond à une fonction discursive, pragmatique et non grammaticale, à des fins de repérage, de recadrage, de déroulement et de prise en compte de l'auditoire. Ils « servent surtout à faire des enchaînements, à mettre les énoncés en perspective, à signaler les intentions [et] à rendre l'élocution plus fluide<sup>9</sup> », comme l'avance Diane Vincent, ou, de dire Gaétane Dostie<sup>10</sup>, à exprimer, entre autres, l'étonnement (*tiens !*), le désir de connaître la suite (*fait que ?, pis ?*), l'accord ou le désaccord avec ce qui est énoncé (*mets-en !, voyons !*). Ils permettent aussi à un individu de vérifier si son interlocuteur suit la trame narrative de ce qu'il dit (*okay ?, tu sais*) et, à ce dernier, de marquer l'attention qu'il porte à ce qui lui est dit (*okay, bon, hum hum*).

Certains de ces « mots-outils<sup>11</sup> » jouent également une fonction grammaticale en marquant la cohérence dans l'oralité et en établissant la cohésion entre les propos tenus, c'est-à-dire en assurant la logique organisationnelle du discours (la cohérence) et en indiquant comment les différentes parties sont liées les unes aux autres (la cohésion). C'est donc dire qu'ils peuvent faire

---

5. Jocelyne Fernandez-Vest, *Les Particules énonciatives dans la construction du discours*, Paris, PUF, 1994, 296 p.

6. Sandra Teston-Bonnard, « Propriétés topologiques et distributionnelles des constituants non régis (NR). Application à une description syntaxique des particules discursives (PDI) », *L'Information grammaticale*, n° 112, 2007, p. 46-48 ; Maj-Britt Mosegaard Hansen, *The Function of Discourse Particles. A Study with Special Reference to Spoken French*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Co., 1998, 417 p.

7. Gilles Siouffi, Agnès Steuckardt et Chantal Wionet, « Les Modalisateurs émergents en français contemporain : présentation théorique et études de cas », *Journal of French Language Studies*, vol. 26, Special issue, 2016, p. 1-12.

8. Deux usages (dont l'équivalent anglais *fillers*) seraient tombés en désuétude, selon Gaétane Dostie et Claus D. Pusch, « Présentation. Les marqueurs discursifs. Sens et variation », *Langue française*, n° 154, vol. 2, 2007, p. 3-12.

9. Diane Vincent, *op. cit.*, p. 24.

10. Gaétane Dostie, « Les Marqueurs discursifs », *Usito*, Québec, Université de Sherbrooke, 2021, [USherbrooke.ca/usito](http://USherbrooke.ca/usito).

11. C'est ainsi que les qualifient Diane Vincent (*op. cit.*) et Robert Bouchard (« Alors, donc, mais..., “particules énonciatives” et/ou “connecteurs” ? Quelques considérations sur leur emploi et leur acquisition », *Syntaxe et sémantique*, n° 3, 2002, p. 63-73).

appel à l'une ou l'autre de ces fonctions : à ce titre, certains sont polyfonctionnels, comme c'est le cas, notamment, de (*ça*) *fait que* et de *comme*, qui ont un sens différent selon qu'ils remplissent une fonction grammaticale ou pragmatique<sup>12</sup> :

- (1) mon grand-père partait pour les chantiers **comme** mon père | le fit plus tard (INF 1)
- (2) hum hum | euh | si on peut parler de l'église | euh | de la quête | **comme** | hum | est-ce que les gens donnaient un bon montant d'argent ? (ENQ 3<sup>13</sup>)
- (3) quelle sorte de bonbons qu'il y avait dans ce temps-là ? (ENQ 2)  
ben des bonbons mélangés (INF 45)  
ouin | **comme** | euh | il y avait tu qu'est-ce qu'on appelle les jujubes là ? (ENQ 2)
- (4) moi | j'ai rien à dire | **comme** (INF 93)
- (5) mais dans ce temps-là | les colons étaient pas argentés pis ça payait pas | **fait que** t'étais obligé de vendre du bois (INF 2)
- (6) tu commences à travailler || t'es jeune || t'arrives au camp pis c'est pas étrange || comme moi quand j'ai arrivé au camp c'était pas étrange | parce que j'avais travaillé chez nous | en masse **t'sais** | **fait que** (INF 62)
- (7) c'est là que je suis allé pendant une trentaine d'années | **ça fait que** (INF 94)

Dans ces extraits<sup>14</sup>, on voit la polyfonctionnalité et la polysémie de ces mots-outils. La conjonction *comme* marque la comparaison en (1) et l'addition en (2), tandis que le marqueur *ça fait que* marque la conséquence en (5) : ils relèvent de la fonction grammaticale. En (3) et en (4), ainsi qu'en (6) et en (7), les marqueurs *comme*,

12. Gaétane Dostie et Claus D. Pusch, *op. cit.* ; Davy Bigot, « Quelques connecteurs et marqueurs discursifs empruntés à l'anglais dans le discours de jeunes Franco-Albertains des années 1970 », dans Robert A. Papen et Sandrine Hallion (dir.), *À l'ouest des Grands Lacs : communautés francophones et variétés de français dans les Prairies et en Colombie-Britannique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014, p. 235-266.

13. Il s'agit de l'enquêteur 3, dans l'entretien n° 53.

14. Les exemples sont puisés à même les corpus à l'étude. Il en sera question à 2.1.

*t'sais* et (*ça*) *fait que* sont discursifs : ils ne contribuent pas à l'organisation du discours, mais établissent plutôt un rapport avec l'interlocuteur en signalant en (4), en (6) et en (7) la clôture d'un tour de parole. Ces exemples illustrent comment le contexte détermine la fonction et comment le sens varie selon la fonction en jeu.

Tous ces « petits mots » du discours ou ces locutions qui interviennent dans la langue parlée suscitent beaucoup d'intérêt auprès des chercheurs et soulèvent de nombreuses questions. La profusion de dénominations pour en parler est telle qu'il n'est pas toujours aisé de s'y retrouver. Il en est de même en anglais, où il est autant question de *cue phrases*, de *discourse connectives*, de *discourse particles*, de *discourse signalling devices*, de *phatic connectives*, de *pragmatic connectives*, de *pragmatic expressions*, de *pragmatic formatives*, de *pragmatic markers*, de *pragmatic operators*, de *pragmatic particles*, de *semantic conjuncts*, que de *sentence connectives*<sup>15</sup>. Cette pluralité est symptomatique de l'ambiguïté qui sévit quant à la définition que l'on en donne et à la difficulté de s'entendre sur certains des mots qui en font partie. Elle recèle aussi les sens que peuvent revêtir ces mots-outils en raison de leur polysémie et de leur polyfonctionnalité.

Dans la foulée des dénominations utilisées, le terme « marqueur de discours » ou « marqueur discursif » est privilégié aujourd'hui<sup>16</sup> par la majorité des chercheurs pour référer à ces mots ou locutions utilisés à des fins pragmatiques. C'est le terme que j'utiliserai dans ce texte<sup>17</sup>. Par ces marqueurs discursifs, je référerai ainsi à des éléments linguistiques, invariables et non

15. Ces dénominations ont été relevées par Bruce Fraser (« What are discourse markers ? », *Journal of Pragmatics*, n° 31, 1999, p. 931-952), cité dans Catherine Chanet, « Fréquence des marqueurs discursifs en français parlé : quelques problèmes de méthodologie », 2003, p. 4, [www2.lpl-ix.fr/~fulltext/1672.pdf](http://www2.lpl-ix.fr/~fulltext/1672.pdf) (consulté le 2 octobre 2020).

16. Julie Glikman, Gabriella Parussa et Richard Waltreit, « Introduction. Les marqueurs du discours en diachronie du français : nouvelles perspectives », *Studia linguistica romanica*, n° 2, 2019, p. 1-6.

17. Au besoin, je parlerai de marqueurs grammaticaux lorsqu'il sera nécessaire de les différencier des mots-outils qui ne remplissent pas cette fonction et simplement de « marqueurs » lorsque la distinction ne sera pas de mise.

propositionnels qui peuvent faire partie de différentes classes grammaticales<sup>18</sup> (adverbes et conjonctions, notamment). Ces éléments peuvent occuper des positions variées par rapport à un énoncé, ils peuvent s'appliquer à un discours plus ou moins long<sup>19</sup>, et « leur présence ou leur absence ne modifie pas la valeur de vérité des énoncés auxquels ils sont joints<sup>20</sup> ».

Les linguistes s'intéressent depuis les années 1970 à l'analyse des marqueurs discursifs, longtemps perçus comme agrammaticaux à la lumière du discours écrit. Ils se sont penchés sur les éléments de la macro-syntaxe et de la structuration de l'oral ou sur le dynamisme et la validité du discours oral. Leur intérêt ne cesse de croître et plusieurs recherches en ont fait leur objet d'étude, soit en analysant leur fonction dans le discours oral selon le contexte, selon le locuteur et selon l'intention, soit en privilégiant l'interchangeabilité (la synonymie) des unités. C'est dans cette dernière perspective que s'inscrit une grande partie des travaux en sociolinguistique variationniste qui ont cherché à corréliser les différents usages des marqueurs – discursifs et grammaticaux – à des variables extralinguistiques. Cette dernière approche semble d'ailleurs avoir été privilégiée dans les études sur le français en contexte minoritaire canadien, notamment dans les communautés de langue française en Ontario et en Acadie. Grâce à la linguistique de corpus, qui « situe la signification dans le discours, dans l'interaction entre les gens, plutôt que dans l'esprit des locuteurs [et où] seuls les mots pris dans leur contexte ont du sens, et ce qu'ils signifient est déterminé par leurs collocats contextuels<sup>21</sup> », les corpus que les chercheurs ont constitués

---

18. La définition que nous proposons rejoint celle de Julie Glikman, Gabriella Parussa et Richard Waltereit, *op. cit.* et celle de Maj-Britt Mosegaard Hansen cité dans Troy Heisler, Compte rendu [*The Function of Discourse Particles : A Study with Special Reference to Spoken French*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 1998], *Revue québécoise de linguistique*, vol. 29, n° 1, 2001, p. 205-210.

19. Maj-Britt Mosegaard Hansen, cité dans Troy Heisler, *op. cit.*, p. 206.

20. Gaétane Dostie et Claus D. Pusch, *op. cit.*, p. 4.

21. Wolfgang Teubert (traduction d'Aurélié Lebaud de « Corpus Linguistic : An Alternative »), « La Linguistique de corpus : une alternative [version abrégée] », *Semen, Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, vol. 27, n° 1, 2009, p. 185-211.

depuis les années 1970 permettent de plus en plus d'évaluer la dynamique sociolinguistique des usages langagiers et la nature des changements qui s'y opèrent.

Puisque les travaux en sociolinguistique sur les marqueurs discursifs ont cherché à mettre en évidence la division sociale de l'usage de la langue dans des communautés données, je propose de voir, dans ce texte, si les paramètres de cette division sociale tiennent toujours aujourd'hui en ce qui concerne certains marqueurs dans le parler des francophones habitant le Nord-Est ontarien ainsi que de voir s'il y a prévalence de marqueurs de langue anglaise sur les marqueurs de langue française, comme l'ont laissé entendre plusieurs études. L'analyse s'inscrit dans une perspective de synchronie dynamique<sup>22</sup> et s'attardera sur trois ensembles de marqueurs : (*ça*) *fait que, donc, alors* et *so ; comme, genre* et *like ; en tout cas* et *anyway(s)*. La variation que l'on relève dans ces trois ensembles est le reflet du dynamisme d'une langue, puisque celui-ci est présent dans les changements qui se produisent dans une langue tout au long de son histoire. « Le changement en gestation dans une période donnée se manifeste comme un conflit entre deux variétés du même système, dont l'une a tendance à s'imposer au détriment de l'autre<sup>23</sup>. »

Le corpus, constitué de locuteurs francophones du Nord-Est ontarien et recueilli à deux moments différents – en 1979 et en 2014-2020 –, permettra ainsi, non seulement de relever l'incidence d'usage de ces marqueurs dans le discours de locuteurs, mais aussi d'évaluer le caractère progressif ou régressif des usages qu'ils en font, à savoir s'ils se maintiennent ou non, et ce, selon des modalités caractérisant les locuteurs (facteurs extralinguistiques). Je m'intéresserai aussi aux fonctions linguistiques que remplissent ces marqueurs chez les locuteurs à l'étude, question de voir

---

22. André Martinet, « La Synchronie dynamique », *La Linguistique*, vol. 26, n° 1, 1990, p. 13-23. Chez Saussure la synchronie est statique et la diachronie fait état d'un changement accompli ; chez Martinet la synchronie est dynamique puisque tout changement est d'abord un processus en pleine synchronie avant de se transformer en un fait diachronique.

23. Georges Babinotiotis, « Diachronie et synchronie dynamique », *La Linguistique*, vol. 45, n° 1, 2009, p. 25.

s'ils se prêtent davantage à un usage grammatical ou à un usage pragmatique.

## I. QUE NOUS INDIQUENT LES ANALYSES PRÉCÉDENTES ?

### 1.1 Les marqueurs (*ça*) *fait que*, *donc*, *alors* et *so*

Le premier ensemble de marqueurs à l'étude regroupe deux variantes de registre familier (la locution (*ça*) *fait que* et l'emprunt à l'anglais, *so*) et deux variantes neutres, de registre plus formel, et de vieille souche française (*donc* et *alors*). Joint d'abord à des adverbes ou à des exclamations comme un marqueur de renforcement (fonction pragmatique), le marqueur *donc* est utilisé depuis le XII<sup>e</sup> siècle pour marquer la conséquence ou la conclusion (fonction grammaticale). À l'inverse, la variante *alors* a d'abord joué, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, une fonction grammaticale en exprimant un lien logique de conséquence, pour acquérir, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, des valeurs expressives (fonction pragmatique)<sup>24</sup>.

Les marqueurs (*ça*) *fait que*<sup>25</sup>, *donc*, *alors* et leur homologue anglais *so* sont de loin ceux qui ont le plus fait l'objet d'analyses, tant au Québec, en Ontario et en Acadie<sup>26</sup>. Tous s'entendent que l'étude de Diane Dessureault-Dober<sup>27</sup> et celle de Pierrette Thibault et Michelle Daveluy<sup>28</sup> sur les marqueurs (*ça*) *fait que*, *donc* et *alors*, dans des corpus recueillis à Montréal en 1971 et en 1984 respectivement, ont lancé le bal. Les chercheuses ont analysé ces trois marqueurs en fonction de l'âge des locuteurs et de leur classe

24. Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1993, p. 1146.

25. Le pronom démonstratif *ça* n'est pas toujours prononcé. *Fait que* se décline en deux variantes sociophonétiques : [fakə] et [fəkə].

26. Voir le bilan qu'en dresse Davy Bigot dans « Identités et variation chez les adolescents franco-ontariens », dans Kristin Reinke (dir.), *Attribuer un sens. La diversité des pratiques langagières et les représentations sociales*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2020, p. 177-205.

27. Diane Dessureault-Dober, « Étude sociolinguistique de (*ça*) *fait que* : “coordonnant logique” et “marqueur d'interaction” », Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1974, 156 p.

28. Pierrette Thibault et Michelle Daveluy, « Quelques traces du passage du temps dans le parler des Montréalais, 1971-1984 », *Language Variation and Change*, vol. 1, n° 1, 1989, p. 19-45.

sociale ou catégorie professionnelle, associant la locution (*ça*) *fait que* à la classe ouvrière et à un registre informel, le marqueur *alors* à la classe des professionnels et au registre formel, et la variante *donc* à un registre hyper-formel.

À l'instar de Dessureault-Dober, Vincent reconnaît la double fonction que peut jouer la locution (*ça*) *fait que* en tant que marqueur de coordination (fonction grammaticale) ou marqueur d'interaction (fonction pragmatique). Dans le premier cas, la locution (*ça*) *fait que* agit comme « signal de structuration [en] marqu[ant] généralement un changement de section de discours, [en] introduisant une conclusion, ou un changement dans le thème » et, dans le second cas, « il marque une transition entre deux étapes de la conversation, le déroulement et les préparatifs de fermeture<sup>29</sup> ».

En Ontario, ce sont d'abord le linguiste Raymond Mougeon et ses collaborateurs<sup>30</sup> qui poursuivront la majorité des recherches sur ces trois marqueurs (*ça*) *fait que*, *donc* et *alors* en y ajoutant l'homologue anglais *so*, présent dans cette zone de contact des langues. Les corpus à l'étude sont constitués dans des communautés où la fréquence d'usage du français varie selon que les locuteurs y sont majoritaires (Hawkesbury, Casselman et Hearst) ou minoritaires (Pembroke, North Bay, Cornwall et Welland). Aux facteurs extralinguistiques, que sont le sexe, la classe sociale (catégorie socioéconomique) et l'âge, s'ajoutera alors une variable

29. Diane Vincent, *op. cit.*, p. 55.

30. Raymond Mougeon et Edouard Beniak, *Linguistic Consequences of Language Contact and Restriction: The Case of French in Ontario, Canada*, Oxford, Oxford University Press, 1991, 247 p. ; Raymond Mougeon, « Diversification du parler des adolescents franco-ontariens. Le cas des conjonctions et locutions de conséquence », *Cahiers Charlevoix. Études franco-ontariennes*, vol. 7, 2006, p. 229-276 (sur un corpus de Cornwall, North Bay, Pembroke et Hawkesbury). À ces études, s'ajoutent Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Katherine Rehner, « Évolution de l'usage des conjonctions et locutions de conséquence par les adolescents franco-ontariens de Hawkesbury et de Pembroke (1978-2005) », dans France Martineau, Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Mireille Tremblay (dir.), *Le Français d'ici : études linguistiques et sociolinguistiques sur la variation du français au Québec et en Ontario*, Toronto, Éditions du GREF, 2009, p. 145-184 ; et Hélène Blondeau, Raymond Mougeon et Mireille Tremblay, « Analyse comparative de *ça fait que*, *alors*, *donc* et *so* à Montréal et à Welland : mutations sociales, convergences, divergences en français laurentien », *Journal of French Language Studies*, vol. 29, 2019, p. 35-65.

relative à la restriction linguistique ou au niveau de bilinguisme des locuteurs pour différencier les individus anglo-dominants des individus franco-dominants ou les locuteurs qui ont un faible indice d'usage du français (locuteurs restreints) de ceux chez qui il est élevé (locuteurs non restreints).

Le portrait général qui se dégage des analyses effectuées sur des corpus ontariens des années 1970<sup>31</sup> indique que sur les quatre marqueurs à l'étude, la variante vernaculaire (*ça*) *fait que* – associée au registre informel – prédomine dans la classe ouvrière, particulièrement chez les hommes, ainsi que chez les locuteurs non restreints, c'est-à-dire franco-dominants. Une autre variante informelle – l'emprunt *so* – est privilégiée par la classe ouvrière et la classe moyenne supérieure, tant chez les femmes que chez les hommes. Elle est cependant plus fréquente chez les locuteurs plus jeunes et chez ceux qui sont restreints dans leur usage du français, c'est-à-dire ceux dont les interactions se passent généralement en anglais.

Les deux autres variantes – *donc* et *alors* – sont associées à un registre formel, la variante *alors* étant nettement plus utilisée que *donc*, sauf à Hearst<sup>32</sup>. Ces deux marqueurs sont surtout d'usage dans les classes sociales intermédiaires ou supérieures (ce que certains ont qualifié de petite bourgeoisie) et par les femmes.

Les analyses effectuées sur des corpus recueillis entre 2005 et 2015 confirment la variation intergénérationnelle dans l'usage de la forme *so* : les locuteurs plus jeunes tendent à la favoriser, tandis que les locuteurs plus âgés préfèrent la locution (*ça*) *fait que* à la forme *so*. Les études notent également un renversement dans

---

31. Raymond Mougeon et Edouard Beniak, *op. cit.* ; Daniel Golembeski, « French Language Maintenance in Ontario, Canada : A Sociolinguistic Portrait of the Community of Hearst », Thèse de doctorat, Indiana University, 1999, 369 p. ; Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Katherine Rehner, *op. cit.* ; Davy Bigot, « Identité et variation linguistique : les données de Casselman (Ontario) », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 41, 2016, p. 233-272.

32. Daniel Golembeski, 1999, *op. cit.* ; *Id.*, « Variable Lexical Usage in the French of Northern Ontario », dans Julie Auger et Andrea Word-Allbritton (dir.), *The CVC of Sociolinguistics : Contact, Variation and Culture*, Bloomington, Indiana University Linguistics Club, « Indiana University Working Papers in Linguistics, vol. 2 », 2000, p. 35-48.

l'usage des marqueurs *alors* et *donc* : le premier – moins fréquent qu'il ne l'était dans les années 1970 – tend à être plus souvent utilisé par les personnes âgées, bilingues ou anglo-dominantes, de couche sociale supérieure et habitant les milieux minoritaires ; le second est à la hausse, ici aussi dans la couche sociale supérieure, mais auprès des locuteurs franco-dominants et ceux habitant des communautés majoritairement de langue française.

Gisèle Chevalier<sup>33</sup> note, elle aussi, l'étiollement de la locution (*ça*) *fait que* en Acadie et confirme la prévalence de la forme *so* qui s'est intégrée au chiac, surtout chez les locuteurs plus jeunes. Ce faisant, elle confirme l'étude de Marie-Marthe Roy menée en 1979<sup>34</sup>. Ingrid Neumann-Holzschuh<sup>35</sup> et Raphaële Wiesmath<sup>36</sup> (2006) font le même constat : la variante *so* se substitue de plus en plus aux variantes (*ça*) *fait que*, *alors* et *donc* dans le chiac du Nouveau-Brunswick et tend à être plus utilisée par les jeunes locuteurs, surtout chez ceux qui font un plus grand usage de l'anglais. Ces chercheuses reconnaissent que la particule *so* répond à une fonction qui est à la fois pragmatique (comme marqueur d'interaction) et grammaticale (comme connecteur).

L'analyse variationniste proposée par Hélène Blondeau, Raymond Mougeon et Mireille Tremblay<sup>37</sup> jette un éclairage à double volet intéressant sur l'évolution des fonctions linguistiques et sur les dimensions interfactorielles et extralinguistiques qui agissent sur l'emploi des marqueurs (*ça*) *fait que*, *alors*, *donc* et *so* en comparant deux corpus (Montréal, en situation majoritaire, et Welland, en situation minoritaire) recueillis à des moments diffé-

33. Gisèle Chevalier, « Les Marqueurs discursifs réactifs dans une variété de français en contact intense avec l'anglais », *Langue française*, vol. 2, n° 154, 2007, p. 61-77.

34. Marie-Marthe Roy, « Les Conjonctions “but” et “so” dans le parler de Moncton », Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1979.

35. Ingrid Neumann-Holzschuh, « Les Marqueurs discursifs “redoublés” dans les variétés du français acadien », dans Beatrice Bagola (dir.), *Français du Canada – français de France VIII*, Actes du 8<sup>e</sup> Colloque international, Trèves, du 12 au 15 avril 2007, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2009, p. 137-155.

36. Raphaële Wiesmath, *Le Français acadien. Analyse syntaxique d'un corpus oral recueilli au Nouveau-Brunswick, Canada*, Paris, L'Harmattan, 2006, 280 p.

37. Hélène Blondeau, Raymond Mougeon et Mireille Tremblay, *op. cit.*

rents : en 1970 et en 2011-2015. Les auteurs notent que, à Welland, l'usage de la forme *so* est à la hausse et celui des marqueurs (*ça*) *fait que* et *alors* est à la baisse chez les locuteurs plus jeunes. Mais le groupe d'âge en soi ne suffit pas à expliquer ces constats : un croisement avec la couche socioéconomique (CsÉ) et le niveau de bilinguisme des locuteurs donne un portrait plus juste de ce qui s'opère. Les locuteurs âgés, franco-dominants ou bilingues et de CsÉ élevée privilégient la variante *alors* ; les locuteurs âgés de CsÉ intermédiaire et basse privilégient la locution *ça fait que* chez les personnes franco-dominantes, et les marqueurs *ça fait que* et *so* chez les bilingues équilibrés. C'est l'inverse chez les jeunes : ceux de CsÉ élevée, favorisent la particule *so* ; ceux de CsÉ intermédiaire ou basse favorisent la forme *donc*. Les auteurs expliquent l'ascension de la particule *so* par la valorisation de cet emprunt, qui aurait acquis une certaine neutralisation sociale, et celle de la variante *donc* par la standardisation.

À l'inverse, à Montréal, l'usage des variantes *donc* et (*ça*) *fait que* est à la hausse, tandis que celui de la variante *alors* est à la baisse. Ce constat est à l'opposé de ce qu'il était en 1970. La variante *so*, quant à elle, est complètement absente du corpus. Le marqueur (*ça*) *fait que* est favorisé par les locuteurs plus jeunes, essentiellement par les femmes et ceux de CsÉ inférieure ; le marqueur *donc* est favorisé par les personnes plus âgées, essentiellement les hommes et ceux de CsÉ élevée. La variante *alors* est aussi associée aux locuteurs âgés de CsÉ élevée, mais elle est utilisée dans une moindre fréquence. Il s'agirait, selon Blondeau, Mougeon et Tremblay, de la substitution d'une forme standard (*donc*) à une autre (*alors*) qui se manifeste dans l'intergénérationnel. L'augmentation du marqueur (*ça*) *fait que*, surtout chez les femmes plus jeunes où il devient moins marqué selon la CsÉ, illustre la neutralisation de la forme vernaculaire. À Welland, le même phénomène se produit, mais à l'égard de la variante *so*. « La vigueur de *so* [à Welland] et l'extension de (*ça*) *fait que* à Montréal indiquent que les formes vernaculaires continuent à

jouer un rôle important dans la dynamique sociolinguistique<sup>38</sup>. »

Quelles fonctions linguistiques ces quatre marqueurs exercent-ils dans le discours ? Les chercheurs ont postulé une notion d'équivalence entre ces quatre formes, à savoir qu'elles rempliraient les mêmes fonctions linguistiques. À Welland, les marqueurs (*ça*) *fait que* et *alors* agissent essentiellement comme des unités grammaticales en établissant une relation de conséquence consécutive entre deux propositions ; à Montréal, ce sont les marqueurs *donc* et *alors* qui sont davantage associés à cette fonction. La fonction pragmatique (pour indiquer la clôture, l'hésitation ou pour reformuler une idée) s'opère plus par la particule *so* à Welland et par la locution (*ça*) *fait que* à Montréal.

Les résultats de Daniel Golembeski (1999) nuancent l'usage du marqueur *so* qui est plus probant chez les locuteurs restreints dans leur utilisation du français, chez les individus qui relèvent de la classe ouvrière et chez les plus jeunes. À Hearst, la particule *so* est davantage utilisée par les locuteurs d'une classe socioéconomique plus élevée, chez les locuteurs plus âgés et auprès d'individus non restreints sur le plan de leur compétence en français. Comment s'explique cette divergence ? Il faut comprendre que la communauté de Hearst, située dans le Nord-Est ontarien, est franco-majoritaire et qu'elle s'est constituée par une migration massive de locuteurs québécois. Selon Golembeski, la classe socioéconomique moyenne ou élevée de la communauté s'apparente et s'associe, en fait, à une classe ouvrière, puisqu'elle est constituée de travailleurs du bois. Le chercheur précise qu'il se produirait, chez les locuteurs plus jeunes (âgés de moins de 26 ans) et les locuteurs plus âgés, une variation intergénérationnelle stable ou un changement linguistique en faveur du marqueur français (*ça*) *fait que*, en raison d'une plus grande exposition à la langue et à une normalisation induite par l'école. Il se pourrait aussi, comme il l'avance, que la particule *so* soit moins utilisée en situation d'entrevue en raison d'une plus grande scolarisation en français des locuteurs.

---

38. *Ibid.*, p. 63.

Au-delà du cas particulier que présente la communauté de Hearst, et comme le résumait France Martineau et Marie-Claude Séguin<sup>39</sup>, à l'échelle de l'Amérique française, la classe ouvrière tend à privilégier les variantes informelles que sont (*ça*) *fait que* et *so*, la première davantage chez les individus franco-dominants, la seconde chez les individus anglo-dominants. Les variantes *alors* et *donc* sont privilégiées par les classes supérieures et renvoient à un style plus formel, la première cédant la place à la seconde d'une génération à l'autre par l'effet d'une distinction contextuelle occasionnée par l'école ; celle-ci exercerait ainsi une plus grande normalisation en promouvant l'usage du marqueur *donc* auprès des locuteurs.

Les études laissent également entrevoir les paramètres qui sous-tendent l'usage de l'une ou l'autre des formes de ce marqueur, qui peut assumer à la fois une fonction grammaticale et une fonction pragmatique. Le contexte linguistique est l'un de ces paramètres, à savoir si les locuteurs francophones habitent en situation minoritaire ou majoritaire. En soi, il s'avère un déterminant complexe qui agit sur l'usage de l'une ou l'autre de ces formes, car la composition linguistique peut se jouer à différentes échelles – provinciale, régionale, communautaire – et elle peut varier selon les situations (les activités de la vie professionnelle, de la vie familiale, de la vie institutionnelle).

L'analyse que je propose auprès de locuteurs du Nord-Est ontarien, région qui a peu fait l'objet d'enquêtes sur le terrain dans les études antérieures, permettra de vérifier ou non ces résultats.

## 1.2 Les marqueurs *comme*, *genre* et *like*

Dans leur fonction grammaticale, les marqueurs *comme* et *genre* et leur homologue anglais *like* peuvent revêtir plusieurs valeurs, dont celle de la comparaison, de l'approximation et de l'exemplification<sup>40</sup>. Dans leur fonction pragmatique, ils marquent, entre

39. France Martineau et Marie-Claude Séguin, « Le Corpus FRAN : réseaux et maillages en Amérique française », *Corpus*, vol. 15, 2016, p. 55-87, [journals.openedition.org](http://journals.openedition.org) (consulté le 10 novembre 2022).

40. Diane Vincent s'est penchée sur la distribution des mots et des expressions

autres, l'hésitation et la restructuration des idées. Ces marqueurs ont piqué l'intérêt des chercheurs en raison des changements linguistiques dont ils sont porteurs, qu'il s'agisse de la prévalence de l'anglais sur l'usage du français dans les communautés francophones, d'une part, ou de l'attribution d'une nouvelle valeur pragmatique tant dans les communautés de langue française que dans celles de langue anglaise, d'autre part. C'est le cas des marqueurs *comme* et *like* qui ont d'abord été utilisés pour noter le comparatif ou la causalité (fonction grammaticale) avant d'acquérir, au xx<sup>e</sup> siècle, des valeurs pragmatiques.

Le contexte linguistique – la prédominance linguistique dans un milieu donné ou la première langue d'usage d'un locuteur<sup>41</sup> – et l'âge sont les deux grandes variables qui se dégagent des études antérieures et qui agiraient sur l'usage des formes française ou anglaise. Les travaux de variation linguistique<sup>42</sup> situent bien la concurrence entre les formes *like* et *comme* dans la dyade minoritaire/majoritaire. Les marqueurs *comme* et *genre* seraient ainsi privilégiés en contexte majoritaire et par des locuteurs francodominants ; les marqueurs *comme* et *like* le seraient davantage en contexte minoritaire par des locuteurs anglo-dominants. La croissance de l'usage de la forme *like* serait assujettie à la variable qu'est l'âge, mettant ainsi en jeu un changement intergénérationnel<sup>43</sup>.

---

visant à introduire des exemples : *comme, par exemple, disons, mettons, genre ou style* (voir « The Sociolinguistics of Exemplification in Spoken French in Montreal », *Language Variation and Change*, vol. 4, n° 2, 1992, p. 137-162). Voir aussi Pierrette Thibault, « Regard rétrospectif sur la sociolinguistique québécoise et canadienne », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 30, n° 1, 2001, p. 19-42.

41. Paula Caxaj-Ruiz et Svetlana Kaminskaïa se sont intéressées aux contextes et à la fréquence d'usage de *comme* chez les anglophones de Toronto qui apprennent le français comme langue seconde et chez les francophones de langue première qui vivent en situation minoritaire dans la région de Windsor (voir « Compétences discursives de locuteurs du français L1 et L2 en contexte minoritaire », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 39, 2014, p. 165-193).

42. Voir France Martineau et Anaïs Moreno, « Un continuum minoritaire/majoritaire : *comme, genre et like* au Québec et en Ontario », dans France Martineau, Annette Boudreau, Yves Frenette et Françoise Gadet (dir.), *Francophonies nord-américaines. Langues, frontières et idéologies*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Les Voies du français », 2018, p. 385-414.

43. Gisèle Chevalier, « Comment *comme* fonctionne d'une génération à l'autre », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 30, n° 2, 2001, p. 13-40 ; Egor

L'étude de Bigot<sup>44</sup> laisse d'ailleurs entrevoir que l'intégration de la forme anglaise *like* au détriment de la forme française *comme* serait symptomatique d'un changement linguistique en cours, voire d'un changement linguistique terminé.

Mais l'intérêt porté à l'une ou l'autre des formes de ces marqueurs réside dans la valeur pragmatique qu'ils ont acquise, et ce, tant en français qu'en anglais. Les nombreuses enquêtes sociolinguistiques menées sur l'usage de *like* auprès de locuteurs de langue anglaise expliquent sa croissance comme marqueur discursif par un changement intergénérationnel :

Tagliamonte and D'Arcy (2007) looked at its use in Toronto. They found the greatest use and range of uses among adolescent girls but both men and women up to the age of 40 also provided instances. They concluded that although *like* usage in Toronto appears to be age-graded, the evidence suggests that *like* was adopted by people while they were adolescents and as the usage caught on these same people increased their own use of it. Those who later adopted *like* increased their range of uses. They suggest that this is an instance of a language change in progress rather than just merely one of age-grading<sup>45</sup>.

Martineau et Moreno notent que si « [l]a forme *comme* est certainement la plus étudiée des trois formes en français nord-américain, [c'est] qu'elle se présente en tant que particule discursive dans les deux grandes variétés nord-américaines, laurentienne et acadienne, mais aussi parce que son comportement s'apparente à celui de *like* en anglais, qui peut également être utilisé comme particule discursive ou introducteur de discours rapporté [...]»<sup>46</sup>.

---

Tsedryk, « Sur l'usage extensif de *comme* à la préadolescence dans un milieu francophone minoritaire », dans Davy Bigot, Michael Friesner et Mireille Tremblay (dir.), *Les Français d'ici et d'aujourd'hui. Description, représentation et théorisation*, Québec, Presses de l'Université Laval, coll. « Les Voies du français », 2012, p. 65-88.

44. Davy Bigot, « Quelques connecteurs et marqueurs discursifs empruntés à l'anglais... », *op. cit.*

45. Ronald Wardhaugh et Janet M. Fuller, *An Introduction to Sociolinguistics*, 8<sup>e</sup> édition, Hoboken (New Jersey), Wiley Blackwell, 2021, p. 130.

46. France Martineau et Anaïs Moreno, *op. cit.*, p. 402.

Les travaux d'Alexandra D'Arcy<sup>47</sup> et de Sali Tagliamonte<sup>48</sup>, parmi d'autres, font état de ce nouvel usage de la variante *like* comme marqueur discursif, usage que plusieurs sont prompts à qualifier d'inutile.

La présente analyse se propose d'examiner s'il y a, en effet, prévalence de l'usage de la forme anglaise en français et, si tel est le cas, de relever les modalités qui la régissent.

### 1.3 Les marqueurs *en tout cas* et *anyway(s)*

La locution *en tout cas*, attestée en moyen français, se maintient en français contemporain, mais peu de chercheurs se sont intéressés à ce marqueur et à son homologue anglais *anyway* ou à la variante de ce dernier, *anyways*, sauf en Acadie, où l'étude des marqueurs empruntés à l'anglais et les fonctions linguistiques qu'ils exercent, selon l'usage de leur forme française ou de leur forme anglaise, a fait l'objet d'un certain nombre d'études sur le chiac ou sur les autres variétés de français acadien<sup>49</sup>. Comme le souligne Francesca Jackman, les études sur les marqueurs discursifs en chiac indiquent que les termes empruntés à l'anglais – tels *well* et *anyway(s)* – exercent des fonctions similaires tant dans la langue emprunteuse que dans la langue d'origine<sup>50</sup>. Les

47. Alexandra D'Arcy, « *Like* and Language Ideology : Disentangling Fact from Fiction », *American Speech*, vol. 82, n° 4, 2007, p. 386-419.

48. Voir Sali Tagliamonte et Alexandra D'Arcy, « 'He's like, she's like' : The quotative system in Canadian youth », *Journal of Sociolinguistics*, vol. 8, n° 4, 2004, p. 494-514 ; Sali Tagliamonte et Alexandra D'Arcy, « Frequency and Variation in the Community Grammar : Tracking a New Change through the Generations », *Language Variation and Change*, n° 19, 2007, p. 199-217.

49. Voir Gisèle Chevalier, « La Concurrence entre les marqueurs 'ben' et 'well' en chiac du sud-est du Nouveau-Brunswick (Canada) », *Cahiers de sociolinguistique*, vol. 7, n° 1, 2002, p. 65-81 ; *Id.*, « Les Marqueurs discursifs réactifs... », 2007, *op. cit.* ; Ruth E. King, « *Chiac* in Context : Overview and Evaluation of Acadie's Joul », dans Miriam Meyeroff et Naomi Nagy (dir.), *Social Lives in Language – Sociolinguistics and Multilingual Speech Communities. Celebrating the Work of Gillian Sankoff*, Amsterdam, John Benjamins, 2008, p. 137-158 ; Cristina Petras, « Valeurs pragmatiques du contact des langues au niveau des marqueurs discursifs dans un corpus acadien », dans Patrice Brasseur et Anika Falkert (dir.), *Français d'Amérique : approches morphosyntaxiques*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 275-288 ; *Id.*, *Contact de langues et changement linguistique en français acadien de la Nouvelle-Écosse : les marqueurs discursifs*, Paris, L'Harmattan, 2016, 304 p.

50. Francesca Jackman, « Les Usages et leurs propriétés distinctives de

travaux de Cristina Petras<sup>51</sup> attestent des fonctions pragmatiques du marqueur *anyway(s)*, notamment celle de « confirmer ou [de] renforcer un point de vue ou [de] signaler le retour au fil conducteur de la conversation<sup>52</sup> ».

À l'extérieur de l'Acadie, Bigot<sup>53</sup> a tenu compte des marqueurs *en tout cas* et *anyway* dans une étude sur un corpus de 1979 traitant des marqueurs empruntés à l'anglais chez des francophones de l'Alberta. Son analyse est néanmoins très succincte. Sur un corpus de 37 locuteurs, il relève 13 occurrences de ces marqueurs, dont trois locuteurs qui utilisent la forme anglaise.

Les trois formes peuvent agir à la fois sur le plan grammatical et sur le plan pragmatique. La distinction entre les variantes *anyway* et *anyways* sème néanmoins la confusion, et ce, même chez des locuteurs natifs de l'anglais qui peinent souvent à différencier la forme singulière de la forme plurielle. Une étude approfondie de l'évolution et de l'usage de la variante *anyways* en anglais permettrait de comprendre les changements linguistiques qui s'opèrent en cette langue.

#### 1.4 Synthèse et objectifs

Les analyses que je propose vérifieront les constats de ces études auprès de deux corpus du Nord-Est ontarien. En ce qui concerne l'usage des marqueurs (*ça*) *fait que*, *alors*, *donc* et *so*, les chercheurs ont noté, tout particulièrement en Ontario, que le marqueur *so* tend à se substituer à (*ça*) *fait que*, surtout chez les locuteurs plus jeunes, anglo-dominants ou vivant en situation minoritaire ; que (*ça*) *fait que* se maintient chez les locuteurs plus âgés, mais aussi chez les individus franco-dominants et vivant en situation majoritaire ; que *donc* se substitue à *alors*, ce dernier marqueur étant davantage d'usage auprès des locuteurs

---

*whatever* comme marqueur d'approximation en chiac », Mémoire de maîtrise, Ottawa, Carleton University, 2016, p. 2.

51. Cristina Petras, « Valeurs pragmatiques du contact des langues... », *op. cit.*

52. Cristina Petras, citée dans Francesca Jackman, *op. cit.*, p. 7.

53. Davy Bigot, « Quelques connecteurs et marqueurs discursifs empruntés à l'anglais... », *op. cit.*

plus âgés. Pour les autres marqueurs – *comme, genre, like* et *en tout cas, anyway(s)* –, tout porte à croire que les marqueurs *like* et *anyway(s)*, de facture plus récente, seront à la hausse et associés à l'âge. Comme ces marqueurs n'ont pas beaucoup fait l'objet d'études en français parlé au Canada, leur analyse viendra s'ajouter à la compréhension du dynamisme de la langue.

Les analyses visent quatre objectifs. Il s'agira d'abord de relever les indices d'usage des trois ensembles de marqueurs – (*ça*) *fait que, alors, donc* et *so / comme, genre* et *like / en tout cas* et *anyway(s)* – auprès de francophones du Nord-Est ontarien et de voir comment des facteurs extralinguistiques (âge, sexe, niveau d'instruction, etc.) leur sont associés.

Je me pencherai ensuite sur la croissance, la décroissance ou le maintien des usages de ces marqueurs dans une perspective de synchronie dynamique puisque, bien que le bagage linguistique des informateurs couvre plus d'un siècle, l'écart entre les corpus à l'étude n'est que d'une quarantaine d'années et les changements linguistiques ne sont pas nécessairement terminés.

Comme chaque ensemble de marqueurs comprend un homologue emprunté à l'anglais (*so, like* et *anyway/anyways*), une attention particulière sera accordée à leur usage, afin de cerner dans quelle mesure ils s'inscrivent en concurrence aux marqueurs de langue française.

Finalement, je proposerai un bref survol des fonctions linguistiques que remplissent ces marqueurs afin de voir dans quelle mesure chacun d'eux est utilisé à des fins grammaticales ou pragmatiques.

## II. MÉTHODOLOGIE

### 2.1 Corpus et variables à l'étude

L'analyse porte sur deux corpus oraux recueillis à près de quarante ans d'intervalle dans le Nord-Est ontarien. Il s'agit d'une région qui n'a pas fait l'objet de nombreuses enquêtes linguistiques<sup>54</sup>. Il

---

54. À l'exception du corpus de Golembeski (Hearst) et de celui de Mougeon (North Bay), la plupart des analyses sociolinguistiques antérieures qui se sont intéressées aux marqueurs portaient sur des communautés de l'Est ontarien (Cornwall,

a été possible de relever, pour chacun de ces corpus, les variables extralinguistiques que sont le sexe des informateurs, leur année de naissance, leur âge au moment de l'entretien, leur niveau d'instruction, leur métier ou profession et leur lieu de résidence, c'est-à-dire celui où ils ont passé la plus grande partie de leur vie adulte ou, à défaut de le savoir, celui où se déroulait l'entretien.

### 2.1.1 *Le corpus de 1979*

Le premier corpus (dorénavant Corpus A) a été recueilli par Gaétan Gervais et ses collaborateurs<sup>55</sup> à l'été et à l'automne 1979. Aux fins de cette analyse, je n'ai retenu que 77 entretiens, représentant plus de 138 heures d'enregistrement. Le corpus porte sur les histoires de vie de 81 informateurs, 40 hommes et 41 femmes, dont la moyenne d'âge était, en 1979, de 76 ans. Les informateurs, âgés de 53 ans à 99 ans, sont nés entre 1880 et 1926, soit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou au début du XX<sup>e</sup>. Les deux tiers d'entre eux sont originaires de l'Ontario (64 %, N = 52), un peu moins du tiers viennent du Québec (31 %, N = 25) et quelques-uns sont nés à l'étranger, notamment aux États-Unis et en Grande-Bretagne (5 %, N = 4). Ces informateurs ont vécu la plus grande partie de leur vie adulte, sinon toute leur vie, dans des communautés du Nord-Est ontarien : Astorville, Azilda, Blezard Valley, Blind River, Bonfield, Chelmsford, Elliot Lake, Field, Hanmer, Mattawa, Noëlville, North Bay, Saint-Charles, Sturgeon Falls, Sudbury, Verner et Warren.

Leur niveau d'instruction n'a cependant pas été chose aisée à cerner : les informateurs pouvaient aussi bien préciser les âges ou le nombre d'années pendant lesquels ils avaient fréquenté l'école (par exemple, de 7 ans à 13 ans ou pendant 4 années). Nombre d'entre eux ont aussi simplement indiqué avoir terminé certain livres (le 2<sup>e</sup>, le 3<sup>e</sup>, le 4<sup>e</sup> livre<sup>56</sup>) plutôt que de référer à des Pembroke, Hawkesbury, Casselman) et du Centre-Sud de la province (Welland).

55. Pour une présentation plus détaillée de ce corpus, voir Julie Boissonneault, « Perspectives ethnelinguistiques sur une population francophone du Nord-Est ontarien », *Cahiers Charlevoix. Études franco-ontariennes*, n° 13, Presses de l'Université d'Ottawa, 2020, p. 251-321.

56. Ces livres correspondraient à des niveaux scolaires sans qu'il y ait nécessai-

années scolaires (la 2<sup>e</sup> année, 5<sup>e</sup> année, 8<sup>e</sup> année). Cela s'explique par le fait que l'instruction en français en Ontario n'était pas, au début du xx<sup>e</sup> siècle jusque vers la fin des années 1960, ce qu'elle est aujourd'hui. La très grande majorité des informateurs ont fréquenté une « petite école » de rang, celle de leur village, où il n'y avait souvent qu'une seule ou, à l'occasion, deux institutrices responsables d'enseigner à tous les enfants. De surcroît, la fréquentation scolaire n'était pas assidue ; plusieurs informateurs s'absentaient de l'école pour des périodes plus ou moins prolongées ou la quittaient à un jeune âge afin de subvenir à des besoins familiaux : c'est souvent le cas de la fille aînée qui était appelée à s'occuper de la maison ou de ses frères et sœurs lorsque sa mère relevait de couches, ou encore des jeunes garçons qui aidaient au travail de la ferme. Comme le souligne Chad Gaffield,

[...] l'assiduité des élèves varie d'une saison à l'autre, surtout dans les zones rurales où les exigences de travail au sein de l'entreprise familiale sont prioritaires. Il n'y a pas de transition très nette entre l'école et le marché du travail, à quelque âge que ce soit. Au contraire, plusieurs enfants travaillent et vont à l'école à des fréquences variées pendant l'année et d'une année à l'autre. Dans la plupart des cas, leur départ de l'école n'est pas lié outre mesure à l'obtention d'un diplôme<sup>57</sup>.

Ce n'est qu'en 1954 que la *School Administration Act* fixera l'âge minimal d'abandon scolaire à 16 ans<sup>58</sup>. D'ailleurs, jusqu'en 1970, des exceptions permettant aux « adolescents de plus de 14 ans [de] travailler dans une ferme, à la maison ou ailleurs si ce travail [est] nécessaire à leur subsistance<sup>59</sup> » seront autorisées.

---

rement une équation entre le livre et l'année scolaire.

57. Chad Gaffield, « Histoire de l'éducation au Canada », *L'Encyclopédie canadienne*, Historica Canada, 4 mars 2015, [thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/histoire-de-leducation](http://thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/histoire-de-leducation) (consulté le 21 février 2022).

58. La première loi ontarienne sur la fréquentation scolaire obligatoire est celle de 1871 (pour les enfants âgés de 7 à 12 ans). Cette loi, modifiée en 1891 pour y inclure les enfants âgés de 8 à 14 ans, ne sera pas toujours respectée.

59. Philip Oreopoulos, *Législation canadienne de l'école obligatoire et incidence sur les années de scolarité et le futur revenu du travail*, Ministère de l'Industrie, Statistique Canada, n° 11F0019MIF au catalogue, 2005, p. 9, [publications.gc.ca/site/eng/9.592169/publication.html](http://publications.gc.ca/site/eng/9.592169/publication.html) (consulté le 21 février 2022).

Afin de permettre la comparaison entre les informateurs de 1979 et ceux de 2014-2020, il importait d'uniformiser les modalités de cette variable avec celles utilisées dans le corpus plus récent. J'ai donc classé comme ayant terminé le primaire, les informateurs qui ont dit avoir huit années de scolarité à leur actif (généralement de 7 ans à 14 ans), ou avoir terminé la 8<sup>e</sup> année ou les 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> livres.

L'instruction « secondaire », qui correspond à l'heure actuelle à quatre années scolaires (de la 9<sup>e</sup> à la 12<sup>e</sup> année), comprend aussi le cours classique, de facture privée et religieuse, qu'offraient les collèges et séminaires aux jeunes hommes (comme le Collège du Sacré-Cœur à Sudbury, fondé par les Jésuites) ou les couvents (comme Notre-Dame-du-Sacré-Cœur des Sœurs grises à Ottawa) à l'intention des jeunes filles. Les informateurs qui ont été répertoriés comme ayant terminé le secondaire, sont ceux qui disent avoir fait des études jusqu'à l'âge de 18 ans ou être diplômés de la 12<sup>e</sup> année d'une école secondaire, d'un couvent ou d'un collège classique.

Les quelques informateurs qui ont fait des études post-secondaires ont été classés soit au collégial, soit à l'universitaire. La modalité « collègue » comprend la formation offerte dans des collèges d'arts appliqués et de technologie, comme on les retrouve aujourd'hui en Ontario, mais aussi celle offerte dans des écoles de métier (école pour ouvriers, pour barbiers, pour plombiers, etc.) et qui nécessite généralement que la personne soit apprentie pendant une période déterminée<sup>60</sup> avant de pouvoir exercer le métier. Quant à la modalité « université », seuls deux informateurs ont dit avoir fait des études universitaires.

Il est difficile aussi de cerner exactement la couche socioéconomique (CsÉ) des informateurs. Les entretiens ne permettent que de connaître leur profession ou métier, du moins ce qui, à leurs dires, a été leur principale occupation au cours de leur vie active.

60. Le site *La Présence française en Ontario : 1610, passeport pour 2010* du Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) de l'Université d'Ottawa brosse les grandes lignes du système scolaire franco-ontarien du XVIII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Pour en savoir davantage, voir [crccf.uottawa.ca/passeport](http://crccf.uottawa.ca/passeport) (consulté le 24 février 2022).

Or, un grand nombre d'hommes ont exercé différents métiers ou différentes professions – prêtre, barbier, entrepreneur, mineur, ouvrier, télégraphiste, forgeron, concierge, fromager, garde-forestier, greffier, menuisier, briqueteur, plombier – ou conjuguèrent plusieurs activités pendant une même année. Ils pouvaient ainsi être journaliers, travailler dans les scieries ou dans le secteur ferroviaire. Ils pouvaient aussi mener un mode de vie agroforestier, puisque certaines des activités étaient saisonnières : les travaux agricoles (culture ou élevage) du printemps à l'automne, les travaux forestiers (bûcheron, draveur, charretier<sup>61</sup>) l'hiver. Chez les femmes, la situation n'est pas aussi complexe, car la plupart d'entre elles étaient ménagères – c'est-à-dire femmes au foyer – et souvent cultivatrices. Certaines ont toutefois occupé des emplois occasionnels hors du foyer (commis, femme de ménage, cuisinière) ou ont été entrepreneures (propriétaire d'un magasin-général ou d'un dépanneur<sup>62</sup>), enseignante et couturière.

### ***2.1.2 Le corpus contemporain***

Un corpus de facture récente (dorénavant Corpus B) s'ajoute à l'analyse afin de voir l'évolution des usages dans le temps. Les entretiens qui le constituent ont été recueillis lors de trois enquêtes menées en 2014-2015, 2019 et 2020 respectivement. L'ensemble de ce corpus regroupe 39 informateurs (19 hommes et 20 femmes) et représente quelque 27 heures d'entretien.

La première enquête (Bagaoui-Dennie-Laflamme) consiste en des histoires de vie recueillies auprès de mineurs ou travailleurs de l'industrie minière de la région du Grand Sudbury. Elle compte 11 entretiens menés entre janvier 2014 et février 2015.

---

61. Le draveur est l'ouvrier qui voit à l'acheminement des billots de bois vers les scieries par les cours d'eau. Le charretier est celui qui conduit une charrette. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, tout le matériel et les vivres des travailleurs devaient être amenés en forêt par des charrettes tirées par des chevaux.

62. Le magasin général est un commerce de détail que l'on retrouvait dans les plus petites communautés et qui proposait aux habitants une gamme variée de biens de consommation (denrées alimentaires, vêtements, quincaillerie, outils, etc.). Le dépanneur, de facture plus contemporaine, est un petit commerce de détail situé dans des centres urbains et où il est possible de se procurer une variété de biens, essentiellement des denrées alimentaires, au-delà des heures d'ouverture des autres commerces.

Tous les informateurs sont de sexe masculin. Âgés de 42 à 79 ans lors de l'entretien (moyenne d'âge de 68 ans), ils sont nés entre 1936 et 1972.

La deuxième enquête (Laflamme-Girard) est, elle aussi, de nature sociologique et porte sur la représentation du tatouage<sup>63</sup>. Les entretiens ont été menés auprès d'informateurs du Nord-Est ontarien (Hearst, Timmins, Sudbury) entre le 30 janvier 2019 et le 27 avril 2019. Vingt-six entretiens de ce corpus<sup>64</sup> font partie de l'analyse : ceux de 20 femmes et de 6 hommes, âgés entre 19 et 59 ans, et dont la moyenne d'âge est de 24 ans.

Le troisième projet (Boissonneault-Watelet) ne consiste qu'en deux entretiens, étant donné qu'il s'agit d'une enquête toujours en cours sur le quartier du Moulin-à-fleur à Sudbury. Les deux informateurs, de sexe masculin, sont âgés de 60 et 70 ans respectivement.

### ***2.1.3 Précisions sur d'autres variables***

Les études antérieures ont laissé entrevoir l'importance de tenir compte de certaines variables extralinguistiques associées aux usages linguistiques, dont la classe socioéconomique (CSÉ) des locuteurs, leur degré de bilinguisme (français-anglais) et le contexte linguistique dans lequel ils vivent. Il est difficile de dégager ces variables des corpus à l'étude, puisqu'il s'agit de données secondaires. Il est néanmoins possible d'en brosser un portrait général.

#### *a. La classe socioéconomique (CSÉ)*

Les informateurs du corpus de 1979 sont les colonisateurs d'une région spécifique du Nord-Est ontarien (entre Mattawa à l'est et Blind River à l'ouest). Ils participent à la fondation des villes et villages ; ils possèdent souvent une terre pour y faire l'agriculture

---

63. Je tiens à remercier Simon Laflamme, Mélanie Girard, Donald Dennie et Rachid Bagaoui de m'avoir si généreusement offert leurs corpus.

64. Le corpus Laflamme-Girard compte en fait 191 entretiens, dont 106 menés en France et 85 au Canada. Je n'ai retenu qu'une partie des entretiens canadiens afin d'avoir une meilleure représentativité des femmes et des informateurs plus jeunes dans le corpus contemporain.

ou un lopin de terre pour subvenir à leurs besoins ; ils exercent divers métiers, comme je l'ai précédemment mentionné. Leurs propos laissent entendre qu'ils ont bénéficié d'un niveau de vie qui s'apparente à celui d'une classe socioéconomique inférieure ou moyenne, et ce, en tenant compte des hauts et des bas occasionnés par les nombreux événements qui ont jalonné leur vie, dont les désastres naturels (épidémies et feux de forêt), les grandes guerres de 1914 et de 1939 et le krach boursier de 1929.

Les informateurs du corpus contemporain sont, de façon générale, beaucoup plus instruits que les premiers : plus de la moitié d'entre eux ont une formation postsecondaire. Un quart d'entre eux sont à faire des études de premier cycle universitaire ou des études supérieures, un quart sont ouvriers qualifiés (mineur, soudeur, etc.) et les autres informateurs occupent des postes administratifs ou de direction, sont entrepreneurs, travaillent dans le domaine de la santé ou de l'éducation. De façon générale, les informateurs de ce groupe peuvent aisément être associés à une classe socioéconomique moyenne ou supérieure.

#### *b. Le degré de bilinguisme*

L'ensemble des informateurs des corpus A et B sont franco-dominants. L'aisance avec laquelle ils s'expriment en français en fait état. La grande majorité a été scolarisée en français, et ce, quelle que soit la durée de cette scolarisation. Qu'en est-il de leur degré de bilinguisme français-anglais ? On peut penser qu'ils ont une certaine compétence, voire une compétence certaine, en anglais. Chez les informateurs du corpus de 1979, cette compétence en langue seconde n'est généralement pas acquise à un jeune âge, ce qui n'est pas le cas des informateurs du corpus de 2014-2020, qui, par les fonctions qu'ils occupent et leur scolarité, pourraient être considérés comme des bilingues équilibrés.

#### *c. Le contexte linguistique*

Tous les entretiens ont été menés auprès de locuteurs vivant dans le Nord-Est ontarien : ils vivent donc en contexte minoritaire.

Plusieurs d'entre eux habitent cependant des communautés qui étaient ou qui sont toujours franco-majoritaires, comme c'est le cas de Hearst, de Sturgeon Falls et de Verner<sup>65</sup>.

### 2.1.4 *La voix des enquêteurs*

Aux informateurs dont les propos constituent l'ensemble des données discursives à l'étude, s'ajoute la voix des enquêteurs, pour lesquels je ne dispose que de peu, sinon d'aucune information. Tous les entretiens du corpus de 1979 ont été menés, à une seule exception<sup>66</sup>, par des étudiants et des étudiantes de l'Université Laurentienne. Quant au corpus contemporain, ce sont des professeurs de la Laurentienne qui ont mené les entretiens du projet d'histoires de vie des mineurs et celles de l'enquête sur le quartier du Moulin à fleur<sup>67</sup>. Comme ces voix sont parties prenantes des dialogues et qu'elles s'inscrivent dans le contexte des entretiens, je ne les ai pas retirées des analyses lexicométriques et variationnistes.

## 2.2 Les analyses

Pour mener les analyses, j'ai fait appel au logiciel d'analyse de données textuelles IRAMUTEQ (Interface de R pour les analyses multidimensionnelles de textes et de questionnaires, version 0.7 alpha 2). Développé par Pierre Ratinaud, du laboratoire LERASS à l'Université de Toulouse, ce logiciel, qui est libre d'accès<sup>68</sup> et qui fonctionne avec le langage R, permet de faire des analyses

---

65. Selon les données du recensement canadien de 2016, 87,2 % de la population de Hearst, 62,3 % de celle de Sturgeon Falls, et 61,7 % de la population de Verner (Nipissing Ouest) était de langue première française. La communauté de Chelmsford (qui fait maintenant partie du Grand Sudbury) est aussi franco-majoritaire avec 52,0 % de la population qui déclare le français comme langue première. Voir [www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016](http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016) (consulté le 27 avril 2022).

66. Les deux premiers entretiens sont menés par Gaétan Gervais, l'instigateur de la recherche, qui était alors professeur d'histoire à l'Université Laurentienne.

67. Dans le premier cas, il s'agit de Donald Dennie, professeur émérite, avec la collaboration de Rachid Bagagoui, professeur en sociologie ; dans le second cas, les entretiens ont été menés par moi-même, à titre de professeure en études françaises, et par ma collègue Anne Watelet, professeure en sciences de l'environnement.

68. Pour plus d'informations, voir le site [iramuteq.org](http://iramuteq.org).

lexicométriques et des analyses textuelles sur des corpus volumineux. C'est le cas ici : les données brutes avant le traitement par IRAMUTEQ représentaient quelque 2 100 pages de texte en Word à interligne simple. L'usage des coefficients de spécificité que donne le logiciel tient compte de la taille des corpus, c'est-à-dire qu'il permet de relativiser des corpus inégaux : derechef, c'est le cas ici avec 81 informateurs dans le premier corpus et 39 dans le second.

La première analyse, qui s'inscrit dans une approche lexicométrique et variationniste, consistera à identifier les marqueurs à l'étude et à vérifier leur incidence d'usage en fonction de variables extralinguistiques (âge, sexe, niveau d'instruction, etc.). La seconde analyse, qui porte sur les fonctions linguistiques, sera de nature textuelle. IRAMUTEQ permet de dégager des segments de textes relatifs selon des unités linguistiques et des variables extralinguistiques prédéterminées.

### III. QUE RÉVÈLENT LES ANALYSES ?

Les analyses qui suivent portent sur l'usage de trois ensembles de marqueurs dont font usage les informateurs de nos corpus : 1) (*ça*) *fait que*, *alors*, *donc* et *so* ; 2) *comme*, *genre* et *like* ; 3) *en tout cas* et *anyway(s)*. Il s'agira, d'abord d'identifier leur incidence d'usage (qui sera calculée en coefficients de spécificité [CS]), puis de vérifier en quoi la mesure de leur usage peut être associée à des facteurs extralinguistiques. L'analyse devrait ainsi permettre d'établir la croissance, la décroissance ou le maintien de l'usage de ces marqueurs au cours d'un laps de temps d'une quarantaine d'années. Cela étant fait, je reviendrai sur les marqueurs empruntés à l'anglais – *so*, *like* et *anyway(s)* – pour voir s'ils prévalent chez ces locuteurs francophones, comme le laissent entendre grand nombre d'études.

#### 3.1 Analyse lexicométrique et variationniste

##### 3.1.1 *Les marqueurs (ça) fait que, donc, alors et so*

L'ensemble des corpus, c'est-à-dire le corpus de 1979 et celui de 2014 à 2020, compte 1 696 occurrences de la locution (*ça*) *fait*

que, 987 occurrences de la variante *donc*, 869 occurrences de la forme *so* et 676 occurrences du marqueur *alors*. Le tableau 1 donne l'indice d'usage de ces marqueurs pour les informateurs de chacun des corpus.

**Tableau 1**

Indices d'usage de (*ça*) *fait que*, *alors*, *donc* et *so* selon le corpus

	CORPUS A (1979)		CORPUS B (2014-2020)	
	N	CS*	N	CS
<i>(Ça) fait que</i> <sup>1</sup>	1 265	-32,95	431	32,95
<i>Alors</i>	514	-10,82	162	10,82
<i>Donc</i>	394	-241,24	593	241,24
<i>So</i>	65	-infini	804	infini

\* Le coefficient de spécificité (CS) mesure la probabilité qu'un mot – ici des marqueurs discursifs – appartienne à l'une des modalités d'une variable. Plus le coefficient est élevé, plus le mot est associé à cette modalité (valeur positive) et moins il est probable qu'on le trouve dans une autre modalité (valeur négative). Le coefficient sera de zéro lorsque le mot est distribué aléatoirement entre les modalités (probabilité nulle).

<sup>1</sup> Aux variantes *ça fait que* et *fait que* s'ajoute un troisième usage : *ce qui fait que*. Cette variante n'a aucune incidence sur l'usage du marqueur et sa présence découle peut-être d'un souci de correction de la part des informateurs ou des transcripateurs.

Les fréquences absolues (N) réfèrent au nombre d'occurrences de ces marqueurs. Elles ne sont présentées ici qu'à titre indicatif et sont à relativiser étant donné qu'un même informateur peut faire usage d'un marqueur à plusieurs reprises. Puisque les coefficients de spécificité (CS) permettent de mieux mesurer l'usage d'un marqueur, en notant s'il est plus usuel ou s'il l'est moins lorsqu'on compare les modalités d'une variable donnée, c'est à cette mesure que je ferai appel pour dégager la différence entre les modalités caractéristiques des locuteurs ou la différence de synchronie dynamique, comme c'est le cas au tableau 1, entre les deux corpus. Dans cette perspective, le tableau 1 laisse entrevoir que les marqueurs *donc* (CS : 241,24) et *so* (CS : infini) sont beaucoup plus usuels en 2014-2020 qu'ils ne l'étaient en 1979.

Un aperçu général de ces marqueurs, toujours pour l'ensemble des deux corpus (tableau 2a), laisse voir que les femmes tendent à utiliser davantage la variante *donc* (CS : 21,09) et que les hommes lui préfèrent la forme *so* (CS : 63,74). C'est dire, d'emblée, que les femmes privilégient une forme neutre (*donc*), ce qui est en conformité avec les résultats d'autres études sociolinguistiques, tandis qu'une forme plus familière (*so*) l'est par les hommes. Bien que ceux-ci utilisent plus (*ça*) *fait que* et *alors* que celles-là, la différence n'est pas grande. Ces premiers constats correspondent aux résultats des études antérieures.

**Tableau 2a**

Indices d'usage de (*ça*) *fait que*, *alors*, *donc* et *so*  
selon le sexe des informateurs dans les corpus A et B

	CORPUS A et CORPUS B	
	Femmes	Hommes
	CS	CS
<i>(Ça) fait que</i>	-3,62	3,62
<i>Alors</i>	-0,58	0,58
<i>Donc</i>	21,09	-21,09
<i>So</i>	-63,74	63,74

**Tableau 2b**

Indices d'usage de (*ça*) *fait que*, *alors*, *donc* et *so*  
selon le sexe des informateurs et selon le corpus

	CORPUS A (1979)		CORPUS B (2014-2020)	
	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes
	CS	CS	CS	CS
<i>(Ça) fait que</i>	-0,59	0,59	-6,02	6,02
<i>Alors</i>	-4,69	4,69	17,55	-17,55
<i>Donc</i>	0,66	-0,66	112,33	-112,33
<i>So</i>	0,49	-0,49	-10,56	10,56

Le tableau 2b illustre que la croissance de l'usage du marqueur *donc* est associée, en 2014-2020, aux femmes (CS : 112,33), tandis

que celle du marqueur *so* relève davantage de l'usage qu'en font les hommes (CS : 10,56).

Les études antérieures notent également l'étiollement des marqueurs *ça fait que* et *alors* dans le temps, et ce, à la faveur des marqueurs *donc* et *so* (tableau 2b). La variante *alors* est néanmoins toujours d'usage, mais elle l'est davantage chez les femmes qu'elle ne l'était en 1979 ; de même, la locution (*ça*) *fait que* est encore en usage, mais plus chez les hommes que chez les femmes.

Puisqu'il était impossible d'avoir une vue d'ensemble comparative (sur les deux corpus simultanément) de l'usage de ces marqueurs à partir de l'âge des informateurs, l'analyse a été faite à partir de leur année de naissance. Elle couvre ainsi plus d'un siècle, ce qui permet de déceler, s'il y a lieu, l'évolution des tendances au fil du temps (tableau 3).

**Tableau 3**

Indices d'usage de (*ça*) *fait que*, *alors*, *donc* et *so*  
selon l'année de naissance des informateurs dans les corpus A et B

	CORPUS A et CORPUS B					
	1880-1899	1900-1920	1921-1940	1941-1960	1961-1980	1981-2000+
<i>(Ça) fait que</i>	0,31	-28,26	20,70	42,11	1,28	-4,93
<i>Alors</i>	-8,22	1,05	-2,40	-0,53	33,53	1,27
<i>Donc</i>	-38,48	-60,28	-4,45	-4,34	132,52	268,87
<i>So</i>	-114,25	-192,67	133,78	147,63	71,67	38,78

Le tableau 3 indique que l'usage du marqueur (*ça*) *fait que* est courant chez les informateurs nés entre 1921 et 1940, et qu'il l'est davantage chez ceux nés entre 1941 et 1960. En adoptant l'année 2020 comme étalon, on peut associer ce marqueur aux locuteurs qui seraient âgés de 60 à 99 ans en 2020. Le marqueur *alors*, quant à lui, est plus usité chez les informateurs nés entre 1961 et 1980, mais son emploi est inférieur à celui du marqueur *donc*, qui, bien qu'il soit très peu fréquent chez les informateurs nés avant 1961, connaît une croissance substantielle chez les

individus nés entre 1961 et 2000, lesquels seraient âgés de 20 à 60 ans en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle. Cette croissance est beaucoup plus marquée chez les personnes nées dans les années 1980 à 2000 (correspondant à des locuteurs qui seraient âgés de 20 à 40 ans). Le marqueur *so*, non utilisé au début du XX<sup>e</sup> siècle, connaît lui aussi une croissance importante : la hausse de cette forme empruntée à l'anglais semble d'ailleurs s'être produite beaucoup plus tôt que celle du marqueur *donc*. On la note chez les locuteurs nés dans les années 1921 à 1960 et son usage se maintient au cours des décennies subséquentes.

Mais il s'agit là d'une vue d'ensemble des deux corpus. En portant le regard sur l'usage de ces marqueurs selon les groupes d'âge dans chacune des périodes à l'étude (tableaux 4a et 4b), on note que (*ça*) *fait que*, quoique toujours utilisé, est en décroissance, tout comme l'est le marqueur *alors*. La forme *so* est peu utilisée dans le corpus de 1979 et son usage fluctue énormément, ce qui pourrait être attribué au contexte de l'entretien, à savoir que les informateurs sont conscients d'être en instance d'entrevue. Le marqueur *donc* suit toujours une trajectoire à la hausse : plus l'informateur est jeune, plus il en fait usage. Il semble donc qu'il y ait, comme le laissaient entendre les études antérieures, un changement intergénérationnel en cours : le marqueur *donc* se substituant à la variante *alors*, et la particule *so* croissant avec le temps.

**Tableau 4a**  
Indices d'usage de (*ça*) *fait que*, *alors*, *donc* et *so*  
selon le groupe d'âge dans le corpus A

CORPUS A (1979)				
	51-60 ans	61-70 ans	71-80 ans	81 ans +
	CS	CS	CS	CS
<i>(Ça) fait que</i>	23,69	-6,22	-4,65	8,54
<i>Alors</i>	-1,96	12,81	-4,79	-1,01
<i>Donc</i>	0,34	-1,32	2,87	-0,75
<i>So</i>	-0,25	-0,83	0,74	0,32

**Tableau 4b**  
Indices d'usage de *(ça) fait que, alors, donc* et *so*  
selon le groupe d'âge dans le corpus B

CORPUS B (2014-2020)						
	25 ans ou-	26-40 ans	41-50 ans	51-60 ans	61-70 ans	71-80 ans
	CS	CS	CS	CS	CS	CS
<i>(Ça) fait que</i>	-8,52	-2,80	-13,46	100,58	-16,59	-0,47
<i>Alors</i>	-0,41	-0,33	22,70	0,28	-6,68	-3,89
<i>Donc</i>	137,14	9,96	2,25	0,51	-80,94	-49,11
<i>So</i>	-10,21	-0,92	6,48	-30,98	0,49	9,85

Le niveau d'instruction des informateurs joue-t-il un rôle dans ces tendances ? Seul l'usage du marqueur *donc* paraît correspondre à une équation parallèle : plus l'informateur serait instruit, plus il serait enclin à l'utiliser (tableau 5). L'autre variante formelle – *alors* – est aussi usitée chez les plus instruits. Les variantes informelles *(ça) fait que* et *so* transcendent une plus grande gamme de niveaux d'instruction, avec moins de distinction quant à ces niveaux.

**Tableau 5**  
Indices d'usage de *(ça) fait que, alors, donc* et *so*  
selon le niveau d'instruction des informateurs dans les corpus A et B

CORPUS A et CORPUS B							
	Prim-	Prim	Sec-	Sec	Coll	Uni-1	Uni-2
<i>(Ça) fait que</i>	-4,76	-3,44	2,05	-5,93	-6,58	63,14	-5,12
<i>Alors</i>	-5,85	-12,99	13,13	12,51	-0,31	70,67	-2,03
<i>Donc</i>	-45,44	-1,68	-13,66	22,81	3,96	95,41	124,58
<i>So</i>	-72,35	-14,75	29,99	1,47	89,77	-8,74	27,62

Prim- : primaire non complété / Prim : primaire / Sec- : secondaire non complété / Sec : secondaire / Coll : collégial / Uni-1 : universitaire, 1<sup>er</sup> cycle / Uni-2 : universitaire, 2<sup>e</sup> cycle

Dans l'analyse de l'apport du niveau d'instruction dans chacune des périodes à l'étude (tableaux 6a et 6b), on note que le marqueur *alors* avait la cote auprès des informateurs instruits dans le corpus de 1979, et, bien que ce soient toujours les informateurs instruits du corpus de 2014-2020 qui maintiennent l'usage de cette forme, ils le font dans une moindre mesure. En 2014-2020, les plus instruits privilégient l'usage de *donc* de façon substantielle ainsi que les variantes de langue française, qu'elles soient formelles ou informelles.

**Tableau 6a**

Indices d'usage de (*ça*) *fait que*, *alors*, *donc* et *so*  
selon le niveau d'instruction des informateurs dans le corpus A

CORPUS A (1979)							
	Prim-	Prim	Sec-	Sec	Coll	Uni-1	Uni-2
	CS	CS	CS	CS	CS	CS	CS
<i>(Ça fait que)</i>	-0,94	-2,16	7,24	-2,81	-8,05	-5,79	
<i>Alors</i>	-3,13	-10,34	19,34	9,08	-4,76	67,43	
<i>Donc</i>	-6,69	4,07	0,43	-2,06	-0,34	6,90	
<i>So</i>	0,38	2,21	-1,07	1,17	0,41	-0,27	

**Tableau 6b**

Indices d'usage de (*ça*) *fait que*, *alors*, *donc* et *so*  
selon le niveau d'instruction des informateurs dans le corpus B

CORPUS B (2014-2020)							
	Prim-	Prim	Sec-	Sec	Coll	Uni-1	Uni-2
	CS	CS	CS	CS	CS	CS	CS
<i>(Ça fait que)</i>		-0,71	-9,02	-7,66	-9,91	77,34	-10,91
<i>Alors</i>		-1,95	-1,61	2,23	0,51	7,07	-4,01
<i>Donc</i>		-6,93	-47,32	15,31	-9,24	21,14	43,48
<i>So</i>		-11,30	9,05	-3,62	5,60	-56,89	0,31

### 3.1.2 Les marqueurs comme, genre et like

Dans l'ensemble des deux corpus, IRAMUTEQ dénombre 7 070 occurrences du marqueur *comme*, 124 occurrences de la variante *genre* et 63 occurrences de la forme *like*. Une vérification des segments de textes associés à ces marqueurs indique, cependant, que des 124 occurrences de *genre*, 19 se rapportent au substantif (signifiant « sorte », comme dans « quel genre de job ? ») et que des 63 occurrences de *like*, 8 réfèrent au verbe « aimer » (*to like*).

Le tableau 7 indique que ces trois marqueurs sont plus usuels auprès des informateurs du corpus de 2014-2020, le marqueur anglais *like* étant même absent du corpus de 1979.

**Tableau 7**  
Indices d'usage de *comme*, *genre* et *like* selon le corpus

	CORPUS A (1979)		CORPUS B (2014-2020)	
	N	CS	N	CS
<i>Comme</i>	5418	-91,89	1652	91,89
<i>Genre</i>	88	-4,77	36	4,77
<i>Like</i>	0	-53,27	63	53,27

La vue d'ensemble des deux corpus à l'étude (tableau 8a) laisse entrevoir que ces trois marqueurs seraient davantage utilisés par les femmes qu'ils ne le seraient par les hommes.

**Tableau 8a**  
Indices d'usage de *comme*, *genre* et *like*  
selon le sexe des informateurs dans les corpus A et B

	CORPUS A et CORPUS B	
	Femmes	Hommes
	CS	CS
<i>Comme</i>	26,46	-26,46
<i>Genre</i>	11,03	-11,03
<i>Like</i>	2,64	-2,64

Une analyse distincte de chacun de ces corpus (tableau 8b) révèle toutefois que, en 1979, l'usage de *comme* était plus fréquent chez les femmes et que *genre* l'était plus chez les hommes, les différences entre l'usage qu'en faisaient les deux sexes n'étant pas très élevées. Le marqueur *like* est absent du corpus de 1979. Dans le corpus de 2014-2020, ce sont toujours les femmes qui tendent à utiliser *comme*, mais également les marqueurs *genre* et *like*.

**Tableau 8b**  
Indices d'usage de *comme*, *genre* et *like*  
selon le sexe des informateurs et selon le corpus

	CORPUS A (1979)		CORPUS B (2014-2020)	
	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes
	CS	CS	CS	CS
<i>Comme</i>	7,43	-7,43	97,31	-97,31
<i>Genre</i>	-9,43	9,43	5,28	-5,28
<i>Like</i>			9,82	-9,82

Les indices d'usage échelonnés sur l'ensemble des deux corpus à partir de l'année de naissance des informateurs (tableau 9) permettent de voir que le marqueur *comme* est plus fréquent chez ceux nés entre 1961 et 1980 et que cet usage continue à croître à ce jour. *Comme* est, en fait, le marqueur le plus usité des trois.

**Tableau 9**  
Indices d'usage de *comme*, *genre* et *like*  
selon l'année de naissance des informateurs dans les corpus A et B

CORPUS A et CORPUS B						
	1880- 1899	1900- 1920	1921- 1940	1941- 1960	1961- 1980	1981- 2000+
<i>Comme</i>	-11,06	-17,06	-1,28	1,93	61,72	106,68
<i>Genre</i>	-2,72	-1,09	-0,69	-0,39	2,30	9,89
<i>Like</i>	-11,04	-19,09	2,88	4,88	8,16	26,61

On note cependant la croissance de l'usage de *like* chez les individus nés entre 1921 et 1940. Cette croissance se poursuit jusqu'en 1980, date qui marque une hausse substantielle dans l'usage. C'est donc dire que les plus jeunes informateurs, à savoir ceux nés entre 1981 et 2000 (ces informateurs auraient entre 20 et 40 ans en 2020), font beaucoup plus appel au marqueur *like* que les informateurs plus âgés. Le tableau 10b corrobore ce constat (CS : 9,94 chez les 26 à 40 ans).

**Tableau 10a**

Indices d'usage de *comme*, *genre* et *like*  
selon le groupe d'âge dans le corpus A

CORPUS A (1979)				
	51-60 ans	61-70 ans	71-80 ans	81 ans +
	CS	CS	CS	CS
<i>Comme</i>	-0,62	1,08	-0,35	-0,76
<i>Genre</i>	0,27	0,99	-1,38	-0,52
<i>Like</i>				

**Tableau 10b**

Indices d'usage de *comme*, *genre* et *like*  
selon le groupe d'âge dans le corpus B

CORPUS B (2014-2020)						
	25 ans ou-	26-40 ans	41-50 ans	51-60 ans	61-70 ans	71-80 ans
	CS	CS	CS	CS	CS	CS
<i>Comme</i>	0,99	55,82	19,11	-11,93	-13,44	-21,12
<i>Genre</i>	9,07	0,39	-0,29	-0,32	-1,88	-2,99
<i>Like</i>	-2,58	9,94	1,47	-2,83	-1,63	-1,31

Quant au marqueur *genre*, son usage est moins fréquent que les deux autres et sa présence est relativement récente (tableau 10a) : ce sont surtout les plus jeunes informateurs qui y font appel (tableau 10b). Seul l'avenir dira si ce marqueur, qui fait concurrence à *comme*, prendra de l'ampleur. Il est, en ce moment, trop tôt pour le savoir.

L'aperçu général sur l'ensemble des deux corpus (tableau 11) révèle que le niveau d'instruction des informateurs paraît étroitement associé à l'usage de l'un ou l'autre de ces marqueurs. Plus un informateur est instruit, plus il est enclin à faire d'abord usage de la variante *comme*, puis de la forme *like*, et enfin du marqueur *genre*.

**Tableau 11**  
Indices d'usage de *comme*, *genre* et *like*  
selon le niveau d'instruction des informateurs dans les corpus A et B

	CORPUS A et CORPUS B						
	Prim-	Prim	Sec-	Sec	Coll	Uni-1	Uni-2
<i>Comme</i>	-6,94	-0,77	0,86	-1,57	5,13	15,09	122,46
<i>Genre</i>	-0,95	-0,40	0,62	4,62	-0,47	2,30	7,27
<i>Like</i>	-7,34	-0,54	-0,90	-1,46	11,42	-1,30	36,59

Prim- : primaire non complété / Prim : primaire / Sec- : secondaire non complété / Sec : secondaire / Coll : collégial / Uni-1 : universitaire, 1<sup>er</sup> cycle / Uni-2 : universitaire, 2<sup>e</sup> cycle

Les analyses portant sur le corpus de 2014-2020 corroborent ce constat (tableau 12b), celles portant sur le corpus de 1979 sont peu révélatrices (tableau 12a). Les informateurs du corpus A sont d'ailleurs moins instruits que ceux du corpus B et le marqueur *like* y est, comme je l'ai souligné, absent.

**Tableau 12a**  
Indices d'usage de *comme*, *genre* et *like*  
selon le niveau d'instruction des informateurs dans le corpus A

	CORPUS A (1979)						
	Prim-	Prim	Sec-	Sec	Coll	Uni-1	Uni-2
	CS	CS	CS	CS	CS	CS	CS
<i>Comme</i>	-0,36	1,97	2,84	-1,20	-1,49	-1,88	
<i>Genre</i>	-0,35	0,36	1,70	4,50	-1,16	0,46	
<i>Like</i>							

**Tableau 12b**  
Indices d'usage de *comme*, *genre* et *like*  
selon le niveau d'instruction des informateurs dans le corpus B

CORPUS B (2014-2020)							
	Prim- CS	Prim CS	Sec- CS	Sec CS	Coll CS	Uni-1 CS	Uni-2 CS
<i>Comme</i>		-9,08	-9,13	-4,93	-0,44	5,41	72,18
<i>Genre</i>		-0,63	-1,98	0,54	-0,64	0,98	4,62
<i>Like</i>		0,34	-2,38	-2,89	1,83	-5,50	14,54

### 3.1.3 Les marqueurs en tout cas et anyway(s)

Il se présente 93 occurrences du marqueur *en tout cas* dans l'ensemble des corpus<sup>69</sup>, 79 occurrences de *anyway* et 40 occurrences de la variante *anyways*. Les indices d'usage de ces marqueurs de 1979 à 2014-2020 (tableau 13) laissent entrevoir que la forme française (*en tout cas*) cède légèrement la place aux formes anglaises, surtout à la variante *anyways*, qui est de plus en plus usuelle. En fait, cette dernière tend à se substituer à la première des formes anglaises – *anyway*.

**Tableau 13**  
Indices d'usage de *en tout cas* et *anyway(s)* selon le corpus

	CORPUS A (1979)		CORPUS B (2014-2020)	
	N	CS	N	CS
<i>En tout cas</i>	93	6,22	0	-6,22
<i>Any way</i>	57	-2,90	22	2,90
<i>Any ways</i>	3	-27,48	37	27,48

69. À noter, qu'il se présente, dans le corpus B, un cas exceptionnel de l'usage de la locution dans le sens de « au cas où » (le cylindre tombait bang || ça descendait vite vite comme ça oui || là il fallait qu'ils mettent ça **en tout cas** que ça lève ça [INF 86]).

Dans l'ensemble des deux corpus, il semble que les femmes tendent à privilégier l'usage de *en tout cas*, les hommes celui des formes anglaises, plus particulièrement *anyways* (tableau 14a).

**Tableau 14a**  
Indices d'usage de *en tout cas* et *anyway(s)*  
selon le sexe des informateurs dans les corpus A et B

	CORPUS A et CORPUS B	
	Femmes	Hommes
	CS	CS
<i>En tout cas</i>	4,72	-4,72
<i>Anyway</i>	-2,53	2,53
<i>Anyways</i>	-6,59	6,59

Lorsqu'on analyse l'emploi des marqueurs en fonction du sexe dans chacun des corpus, on remarque que, bien que les femmes utilisent plus la locution *en tout cas* que les hommes en 1979, ceux-ci tendent à faire un plus grand usage de ces trois marqueurs à l'époque contemporaine. La différence entre les deux sexes demeure néanmoins marginale (tableau 14b).

**Tableau 14b**  
Indices d'usage de *en tout cas* et *anyway(s)*  
selon le sexe des informateurs et selon le corpus

	CORPUS A (1979)		CORPUS B (2014-2020)	
	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes
	CS	CS	CS	CS
<i>En tout cas</i>	3,58	-3,58	-0,75	0,75
<i>Anyway</i>	-1,51	1,51	-0,80	0,80
<i>Anyways</i>			-2,71	2,71

Les coefficients de spécificité de l'usage en fonction des années de naissance des informateurs laissent entrevoir que la forme

française cède lentement la place à l'une ou l'autre des formes anglaises (tableau 15). La forme plurielle *anyways* se glisse dans le discours de ceux nés entre 1941 et 1960, et devient courante chez les individus nés deux décennies plus tard (de 1961 à 1980).

**Tableau 15**

Indices d'usage de *en tout cas* et *anyway(s)*  
selon l'année de naissance des informateurs dans les corpus A et B

CORPUS A et CORPUS B						
	1880- 1899	1900- 1920	1921- 1940	1941- 1960	1961- 1980	1981- 2000+
<i>En tout cas</i>	-1,31	5,24	-0,77	-2,79	-1,05	-0,96
<i>Any way</i>	-5,14	1,21	-0,31	3,67	-0,41	0,93
<i>Any ways</i>	-7,01	-8,08	0,40	6,81	20,86	0,21

Les indices d'usage pour chacune des périodes (tableaux 16a et 16b) précisent toutefois que la variante plurielle (*anyways*), toujours présente dans la parole des informateurs plus âgés (de 61 à 70 ans dans le corpus de 2014-2020), est plus usuelle chez ceux âgés entre 41 et 50 ans à l'époque contemporaine.

**Tableau 16a**

Indices d'usage de *en tout cas* et *anyway(s)*  
selon le groupe d'âge dans le corpus A

CORPUS A (1979)				
	51-60 ans	61-70 ans	71-80 ans	81 ans +
	CS	CS	CS	CS
<i>En tout cas</i>	0,25	8,06	-2,29	-2,53
<i>Any way</i>	-0,22	-1,52	4,98	-2,50
<i>Any ways</i>				

**Tableau 16b**  
Indices d'usage de *en tout cas* et *anyway(s)*  
selon le groupe d'âge dans le corpus B

CORPUS B (2014-2020)						
	25 ans ou-	26-40 ans	41-50 ans	51-60 ans	61-70 ans	71-80 ans
	CS	CS	CS	CS	CS	CS
<i>En tout cas</i>	-0,46	-0,45	-1,82	10,56	-0,79	-1,99
<i>Anyway</i>	-0,90	0,66	-0,62	-0,98	2,07	-0,58
<i>Anyways</i>	-1,52	-1,13	9,14	-1,66	0,31	-2,16

Quant au niveau d'instruction des informateurs, la vue d'ensemble des deux corpus (tableau 17) laisse entendre, dans un premier temps, que plus un informateur est instruit, plus il tend à utiliser la variante française, et, dans un deuxième temps, que la variante plurielle *anyways* serait de plus en plus usitée (CS : 24,41 chez les informateurs qui ont une formation collégiale).

**Tableau 17**  
Indices d'usage de *en tout cas* et *anyway(s)*  
selon le niveau d'instruction des informateurs dans les corpus A et B

	CORPUS A et CORPUS B						
	Prim-	Prim	Sec-	Sec	Coll	Uni-1	Uni-2
<i>En tout cas</i>	-3,41	-0,62	0,43	-0,41	3,45	10,81	-0,23
<i>Anyway</i>	1,43	-0,85	-1,12	-1,11	0,54	-1,63	1,36
<i>Anyways</i>	-3,54	-1,37	-1,68	-0,42	24,41	-0,35	0,48

Prim- : primaire non complété / Prim : primaire / Sec- : secondaire non complété / Sec : secondaire / Coll : collégial / Uni-1 : universitaire, 1<sup>er</sup> cycle / Uni-2 : universitaire, 2<sup>e</sup> cycle

Les analyses portant sur chacun des corpus (tableaux 18a et 18b) indiquent, en effet, que l'usage de *en tout cas* est à la baisse, sauf chez les plus instruits, et ce, aux deux époques. Elles indiquent également que *anyways* se substitue de plus en plus à *anyway*.

**Tableau 18a**

Indices d'usage de *en tout cas* et *anyway(s)*  
selon le niveau d'instruction des informateurs dans le corpus A

CORPUS A							
	Prim-	Prim	Sec-	Sec	Coll	Uni-1	Uni-2
	CS	CS	CS	CS	CS	CS	CS
<i>En tout cas</i>	-1,56	0,30	0,78	-0,39	3,79	-0,46	
<i>Anyway</i>	2,59	-1,33	-0,55	-0,56	-1,23	-0,560	
<i>Anyways</i>							

**Tableau 18b**

Indices d'usage de *en tout cas* et *anyway(s)*  
selon le niveau d'instruction des informateurs dans le corpus B

CORPUS B							
Corpus B	Prim-	Prim	Sec-	Sec	Coll	Uni-1	Uni-2
	CS						
<i>En tout cas</i>		-0,86	-1,10	-0,58	-0,66	8,88	-0,88
<i>Anyway</i>		0,67	-1,44	-1,01	0,69	-1,92	0,70
<i>Anyways</i>		-0,65	-2,80	-0,99	11,24	-2,26	-0,59

### 3.1.4 Retour sur les marqueurs empruntés à l'anglais

Chaque ensemble de marqueurs à l'étude comprenait un homologue de langue anglaise : *so*, *like*, *anyway* et *anyways*. Étant donné que les études antérieures, tant celles sur les marqueurs que celles sur d'autres facettes du français parlé au Canada, particulièrement dans les milieux franco-minoritaires, font état d'une présence accrue de ces marqueurs dans la langue parlée des francophones (par le phénomène de l'emprunt et de l'alternance codique), il est intéressant de s'y repencher.

Les analyses précédentes indiquent, de façon générale, que les marqueurs anglais sont de plus en plus usuels dans le parler des informateurs, mais que la concurrence qu'ils font aux variantes françaises varie selon les marqueurs. En partant de la date de

naissance des informateurs, le premier marqueur attesté dans le discours des informateurs est *anyway* : il apparaît chez ceux qui sont nés au début du xx<sup>e</sup> siècle, entre 1900 et 1920. Sa variante plurielle, *anyways*, quant à elle, ne paraît qu'à partir du discours de ceux nés entre 1921 et 1940. *Anyway*, dans sa forme singulière, atteint son apogée chez les locuteurs nés entre 1941 et 1960 (CS : 3,67), tandis que la forme plurielle, *anyways*, le fera chez ceux nés entre 1961 et 1980 (CS : 20,86). Les indices d'usage dans le corpus contemporain révèlent d'ailleurs qu'elle est neuf fois plus usuelle que celle-là (CS : 27,48 c. 2,90).

L'usage de ces deux variantes marque une baisse de la variante française, *en tout cas*, mais sans s'y substituer. L'usage de *anyway* ou *anyways* peut difficilement être associé à des individus plutôt qu'à d'autres : il n'est pas le propre des informateurs plus jeunes, ni des plus âgés ; il n'est pas nécessairement celui des plus instruits ou des moins instruits.

Les deux autres marqueurs, *like* et *so*, apparaissent eux aussi, à l'instar de *anyways*, dans le discours des informateurs nés entre 1921 et 1940. *So*, par contre, atteint son point culminant beaucoup plus tôt, son indice d'usage étant de 147,63 chez les informateurs nés entre 1941 et 1960. Quoique cet indice diminue par la suite, la particule *so* est, de tous les marqueurs à l'étude, celle qui est la plus en usage dans le corpus contemporain (CS : infini). Les analyses de variation indiquent qu'il est privilégié par les hommes, mais que, à l'inverse, plus un locuteur est instruit, plus il tendra à lui préférer une variante française. Il importe de se souvenir que la particule *so* a trois autres formes françaises qui lui font concurrence et qui sont toujours d'usage : une forme vernaculaire (*(ça) fait que*) et deux formes relevant d'un registre plus neutre (*alors* et *donc*), l'indice d'usage de cette dernière étant très élevé dans le corpus contemporain (CS : 241,24). La question du choix entre *so* et *donc* se pose donc probablement en fonction du contexte de l'échange : faire usage d'un marqueur de langue anglaise de registre informel ou faire usage d'un marqueur plus formel de langue française. Comme l'ensemble des deux corpus

est constitué d'informateurs que je qualifie de franco-dominants, il va de soi que le tiraillement apparent entre les marqueurs *so* et *donc* pourrait se jouer autrement dans d'autres contextes et auprès de locuteurs anglo-dominants ou restreints dans leur usage du français.

Le marqueur *like*, qui est entièrement absent du corpus de 1979, est celui qui, en ce qui a trait aux indices d'usage, atteint son apogée le plus tardivement, soit chez les locuteurs nés entre 1981 et 2000 (CS : 26,61). Les analyses indiquent que ce marqueur est plus usuel chez les femmes et chez les locuteurs plus jeunes ; cependant, il ne se substitue pas à la variante française, *comme*, qui demeure la forme la plus usitée des deux.

Les deux périodes à l'étude (de 1979 à 2014-2020) indiquent que les marqueurs empruntés à l'anglais sont en croissance dans l'usage qu'en font les informateurs (tableau 19a), mais le sont également les marqueurs français à l'exception de la locution *en tout cas* (tableau 19b).

**Tableau 19a**

Indices d'usages des marqueurs anglais de 1979 à 2014-2020

	CORPUS A (1979)	CORPUS B (2014-2020)
	CS	CS
<i>So</i>	-infini	infini
<i>Like</i>	-53,27	53,27
<i>Anyway</i>	-2,90	2,90
<i>Anyways</i>	-27,48	27,48

**Tableau 19b**  
Indices d'usages des marqueurs français de 1979 à 2014-2020

	CORPUS A (1979)	CORPUS B (2014-2020)
	CS	CS
<i>(Ça) fait que</i>	-32,95	32,95
<i>Alors</i>	-10,82	10,82
<i>Donc</i>	-241,24	241,24
<i>Comme</i>	-91,89	91,89
<i>Genre</i>	-4,77	4,77
<i>En tout cas</i>	6,22	-6,22

Ce regard, posé dans une perspective de synchronie dynamique, illustre qu'aucun des emprunts ne comble de vide linguistique, car ils ont tous des homologues souvent bien établis en français. Ils sont donc la manifestation d'un milieu caractérisé par le contact des langues. La question à poser est de savoir s'ils continueront à prendre de l'ampleur chez des locuteurs natifs du français et chez ceux pour qui le français est la principale langue d'usage ou si, à l'inverse, l'usage des marqueurs anglais et français se stabilisera auprès de ces mêmes locuteurs selon le contexte de l'échange. Les réponses à ces questions, qui relèvent du dynamisme d'une langue, sont multifactorielles, en ce qu'elles dépendront de toute une gamme de facteurs qui agissent sur les langues : non seulement le niveau d'instruction des locuteurs et les métiers ou professions qu'ils exercent, mais également le contexte sociopolitique et socioéconomique dans lequel ils vivent.

Il se dégage aussi de cette étude un phénomène intéressant : celui des changements linguistiques qui s'opèrent en anglais, comme on a pu le constater avec les marqueurs *like et anyways*. Le premier a acquis une nouvelle fonction pragmatique qui va au-delà de l'expression de la comparaison et de la causalité. Le second, bien qu'il soit un adverbe, a une forme plurielle, et cette nouvelle variante tend à supplanter la forme originale. Il y a là matière à enquête, tant en anglais qu'en français, puisque ces

changements s'opèrent dans un parallélisme étroit dans les deux langues.

### 3.2 Analyse textuelle : les fonctions linguistiques

Les analyses précédentes, d'ordre lexicométrique et variationniste, font état de la fréquence de l'usage des marqueurs et des modalités auxquelles ils tendent à être associés. Ces analyses ne tiennent pas compte des fonctions linguistiques qu'ils exercent dans le discours. Les quelques études antérieures qui s'y sont intéressées ont, de façon générale, proposé la notion d'équivalence<sup>70</sup>, à savoir que les locuteurs utilisaient ces marqueurs à la fois dans une fonction grammaticale et dans une fonction pragmatique. Je cherche ici à savoir si cette équivalence tient pour tous les marqueurs à l'étude et, si tel est le cas, si certains marqueurs prévalent dans l'une ou l'autre des fonctions.

Ce qui suit propose une vue d'ensemble succincte de la distribution des fonctions linguistiques en jeu dans l'usage qu'en font les informateurs. Pour des raisons pratiques, l'analyse se limitera au corpus contemporain recueilli entre 2014 et 2020.

#### 3.2.1 Les marqueurs (*ça*) fait que, donc, alors et so

Le corpus B compte 431 occurrences de la locution (*ça*) fait que, 593 occurrences de la variante *donc*, 162 occurrences de la forme *alors* et 804 occurrences de la particule *so*. Un peu moins de la moitié des informateurs utilisent la variante vernaculaire (*ça*) fait que et ils le font essentiellement (plus des trois quarts du temps) dans sa fonction grammaticale, comme en (1) et en (2) où elle établit une relation de conséquence consécutive entre deux propositions.

- (1) mais à part de ça là | j'étais tanné d'être sur la terre [...] je me suis tanné **ça fait que** j'ai mis un | un transfert pour | à Copper Cliff pis c'est là où j'ai pogné sur la surface | sur la grosse équipement || j'ai ben aimé ça (INF 89)

70. C'est ce que proposaient, entre autres, Hélène Blondeau, Raymond Mougeon et Mireille Tremblay, *op. cit.*

(2) après ça ils ont dit que tout était correct | tu montes [...] **ça fait que** j'ai monté (INF 92)

Ce n'est qu'à l'occasion qu'ils utilisent la locution à des fins pragmatiques. Comme l'illustre (3), un informateur peut, dans un même énoncé, y faire appel pour marquer à la fois la coordination (fonction grammaticale) et pour marquer la clôture d'un énoncé (fonction pragmatique).

(3) ce parc était pas là dans le temps **fait qu'**on allait jouer dans ce coin-là **fait que** || pis d'ailleurs dans le temps on montait en haut de la côte aussi (INF 83)

Presque tous les informateurs (37 de 39) utilisent le marqueur *donc*, bien que certains en fassent un grand usage. Il est surtout utilisé, dans neuf cas sur dix, en tant qu'unité grammaticale comme en (4) et en (5) ; il l'est une fois sur dix dans une fonction pragmatique (6) où il marque une transition dans la conversation

(4) je suis une personne très créative | pis j'aime beaucoup l'art **donc** je trouve que les tatouages | ceux qui font les tatouages c'est vraiment des artistes | **donc** c'est une forme d'art (INF 96)

(5) c'est parce que c'est une personne qui est plus réservée **donc** elle veut pas que le monde sache *so* c'est plus personnel pour eux autres (INF 111)

(6) oui | parce que premièrement les gens vont toujours se mêler de tes affaires | pis deuxièmement ça envoie un message | **donc** toujours parce que il y a quelqu'un qui va s'associer à l'image (INF 119)

Les deux tiers des informateurs utilisent le marqueur *alors*. Ils le font, dans la majorité des cas (neuf fois sur dix), à des fins grammaticales pour marquer un rapport logique, comme dans (7) et (8), et, dans une moindre mesure, à des fins pragmatiques, comme dans (9) où il marque le déroulement.

(7) je vois une personne qui a beaucoup de *tattoos* || moi je suis comme | j'aime assez ça | je trouve parce que pour chaque personne ça veut dire quelque chose de différent | **alors** tu te demandes toujours | ben je me demande ce que ça ça veut dire mais c'est pas mes affaires *right* (INF 109)

(8) je pense que oui || moi je regrette pas le mien || il est petit || je suis fière de mon *tattoo* || il y en a qui regrettent tu sais des fois **alors** ça ça pourrait nuire au bien être (INF 110)

(9) pis on est revenu au début des soixante-dix | **alors** c'était pas mal difficile de passer d'Ottawa pis revenir ici à peu près dans le temps que le *super stack* a été bâti (INF 90)

Moins de la moitié des informateurs font usage de la forme anglaise *so*, qui est, à l'instar des autres variantes, essentiellement utilisée comme marqueur grammatical (huit fois sur dix) comme dans (10) et à l'occasion comme marqueur pragmatique, comme dans (11) et (12).

(10) si tu pognes un rhume ça prend plus de temps que normal [...] ça peut traîner là tu sais | ton corps le combat pas | il combat pas || il essaye ben tu sais ce que je veux dire oui oui | **so** faut tout le temps que tu te *watches* tu sais (INF 88)

(11) oui ça se | *I guess* | ça pourrait comme | tu sais moi je n'ai pas de *tattoo so* comme je t'ai dit comme *right so* je n'ai pas (INF 111)

(12) ça va toujours rester || ça fait partie de moi | ben c'est ça || ça amène à autre chose **so** (INF 107)

### 3.2.2 Les marqueurs comme, genre et like

IRAMUTEQ dénombre 1 652 occurrences du marqueur *comme*, 36 de la variante *genre* et 63 de la forme *like* dans le corpus B. Parmi tous les marqueurs à l'étude, *comme* est de loin le plus utilisé dans le corpus contemporain. On le retrouve dans le discours de tous les informateurs, exception faite de deux d'entre eux<sup>71</sup>. Les informateurs l'utilisent, dans les deux tiers des cas, à des fins grammaticales pour marquer la comparaison et l'exemplification comme on peut le voir en (13) et en (14), et dans le tiers des cas, à des fins pragmatiques pour indiquer la clôture ou la reformulation d'une idée comme en (15) et en (16). Il n'est pas exclu, d'ailleurs, que les informateurs utilisent *comme* dans les deux fonctions, voire dans un même énoncé, comme c'est le cas en (17).

71. Il s'agit d'entretiens relativement courts.

(13) ils ont pris une *biopsy* ici en dedans | dans l'aine là | gros **comme** ça là | ah oui (INF 88)

(14) on va pas loin là || asteure tout est rendu assez cher || nous autres on allait souvent à ben des places **comme** Elliot Lake mais tu viens que ça coûte trois cents piastres inque pour aller à pêche (INF 82)

(15) j'avais tout de ben dix | douze | treize ans dans ces âges-là || sontaient en train de touT creuser ça pour bâtir ce bloc-là pis dans le temps qu'ils creusaient ç'a pris des années **comme** (INF 82)

(16) je vais jamais oublier mon premier tatouage pis la douleur tu sais || **comme** les gens demandent comment ça *feel* (INF 96)

(17) j'étais **comme** oui oui | *I'm not going anywhere* || j' imagine que c'était **comme** une preuve | oui une manière de **comme** je m'en vais pas | tu sais ce que je veux dire (INF 98)

La variante *genre* est utilisée par 20 des 39 informateurs, bien qu'elle ne le soit pas toujours comme marqueur, puisqu'il y a une vingtaine d'occurrences du mot employé comme substantif dans le corpus (p. ex. « moi je suis du *genre* à être moins exposée » ou « c'était juste un *genre* de hobbie »). Lorsqu'il agit en tant que marqueur, *genre* est équitablement partagé entre la fonction grammaticale, où il présente une comparaison ou une explication comme en (18), et la fonction pragmatique où il marque le déroulement (comme en 19), ici la clôture d'un énoncé.

(18) oui donc je trouve que ça donne **genre** un intérêt ou **genre** un brise-glace au niveau de la communauté (INF 96)

(19) tu choisis quelque chose que tu ne vas pas aimer dans quelques années **genre** | donc c'est ça que je dirais (INF 96)

Huit informateurs font usage de la variante *like*, mais, à quelques reprises, il s'agit du verbe « aimer » (p. ex. « il dit | *I like the way you work* »). Lorsqu'il est marqueur, les informateurs l'utilisent dans les deux fonctions linguistiques, en privilégiant, dans plus de la moitié des cas, le marqueur pragmatique, comme en (20), plutôt que le marqueur grammatical, comme en (21).

(20) il a toujours dit *like* | on va jamais pogner notre nom comme tatoué sur un et l'autre [...] pis finalement j'ai dit il faut || *he's like* pourquoi ? (INF 98)

(21) inque pour te montrer comment les accidents peut arriver vite *like that* okay (INF 82)

### 3.2.3 *Les marqueurs en tout cas et anyway(s)*

Le corpus contemporain compte 49 occurrences du marqueur *en tout cas*, 22 occurrences de la forme *anyway* et 37 de sa variante plurielle *anyways*.

Les occurrences de la locution *en tout cas* sont émises par 17 informateurs. Dans les trois quarts des instances, ce marqueur est utilisé dans sa fonction grammaticale comme locution adverbiale signifiant « quoi qu'il advienne » ou « de toute façon ». Il agit alors comme connecteur logique entre deux idées et indique souvent une valeur de restriction comme en (22) et (23).

(22) j'ai travaillé pour Cambrian Ford pour six mois pis ils ont dit on va te rentrer || on va te donner la job que tu veux || **en tout cas** ç'a pas arrivé (INF 87)

(23) les jeunes sont bilingues tous les deux | fait que c'est ça qui est important | mais le bilinguisme c'est pas une culture || **en tout cas** c'est une autre histoire (INF 83)

Les usages du marqueur *en tout cas* s'inscrivent moins souvent dans la fonction pragmatique, quoiqu'il puisse, à l'occasion, avoir valeur de renforcement, ce qui n'a aucune incidence sur la logique des propos tenus, comme on le voit en (24).

(24) il reste des marques donc t'es mieux d'avoir un beau *tattoo* que d'avoir un *tattoo* qui est enlevé et marqué || personnellement | **en tout cas** | moi c'est mon opinion (INF 120)

Le logiciel relève 22 occurrences de la variante *anyway* et 37 de la forme *anyways* dans les discours de douze informateurs. Dans les trois quarts des cas, ils utilisent l'une ou l'autre de ces variantes à des fins grammaticales, comme en (25) et, dans une moindre mesure, à des fins pragmatiques, comme en (26).

(25) *anyways* mon premier accident c'était à mon dos || j'ai levé quelque chose dans la raffinerie de cuivre || c'était un peu plus pesant || *anyways* quand je disais que c'était pas les jobs les meilleures (INF 85)

(26) le *room operator* aurait dû voir mais *anyways* | *so* quand t'es exposé à beaucoup de nickel || j'avais mon respirateur mais je pouvais goûter || le nickel a un goût un peu différent || c'est un peu sucré disons (INF 85)

Ce bref survol des fonctions linguistiques que remplissent les marqueurs dans l'usage qu'en font les informateurs du corpus B confirme leur polyfonctionnalité. Certains des marqueurs tendent cependant davantage vers la fonction grammaticale, comme c'est le cas des variantes *comme*, *en tout cas* et *anyway(s)*. À l'inverse, d'autres se prêtent plus à une fonction pragmatique, comme semble le faire la forme *like*. D'autres encore, par exemple le marqueur *genre*, peuvent être en usage autant dans l'une ou l'autre des fonctions. Il y a donc une équivalence d'usage entre les variantes d'un même ensemble de marqueurs, c'est-à-dire entre (*ça*) *fait que*, *donc*, *alors* et *so*, entre *comme*, *genre* et *like*, entre *en tout cas*, *anyway* et *anyways*, mais pas nécessairement une distribution équivalente. Quoi qu'il en soit, l'étude de cette polyfonctionnalité et des valeurs que revêtent l'usage des marqueurs gagnerait à être approfondie afin de mieux saisir les diverses valeurs en jeu dans l'expression orale de la logique organisationnelle et de l'interaction.

## CONCLUSION

Depuis une cinquantaine d'années, les linguistes s'intéressent aux usages multiples de ces locutions et « petits mots du discours » que sont les marqueurs discursifs, soulignant la complexité de leur étude. L'analyse ici menée n'est qu'une modeste contribution à ces études ; elle visait une meilleure compréhension de l'oralité chez des locuteurs francophones vivant en situation minoritaire dans une région bien particulière qui a encore peu fait l'objet d'études.

À l'instar des études antérieures, elle a permis de corroborer certains constats. D'abord, que l'usage du marqueur *donc*, en concurrence aux variantes *alors* et (*ça*) *fait que*, est à la hausse. Forme neutre associée davantage aux femmes qu'elle ne l'est aux hommes, ce sont les informateurs plus jeunes et plus instruits qui la privilégient ; le marqueur *donc* se substitue ainsi à l'autre forme neutre : *alors*. De même, la forme familière *so*, empruntée à l'anglais, est, elle aussi, à la hausse, mais davantage chez les hommes sans que l'on puisse l'associer à un niveau d'instruction particulier. Comme le laissaient entrevoir les études antérieures, il y aurait un changement intergénérationnel en cours, mais ce changement n'est pas terminé puisque les marqueurs *alors* et (*ça*) *fait que* sont toujours d'usage.

Ensuite, l'analyse laisse entrevoir que parmi les autres marqueurs à l'étude, *comme* est privilégié par les femmes et par les individus plus instruits. Il demeure néanmoins le marqueur le plus utilisé de l'ensemble *comme*, *genre* et *like*, ce dernier étant plus d'usage parmi les locuteurs les plus jeunes. Il est trop tôt pour savoir si l'usage du marqueur *genre* continuera à croître et, si c'est le cas, s'il se substituera aux variantes *comme* ou *like*. Cette vérification sera à faire dans les années à venir. Quant à la locution *en tout cas*, elle est toujours d'usage, bien qu'elle le soit davantage chez les femmes que chez les hommes qui lui préfèrent l'une des deux variantes de langue anglaise, notamment *anyways*. Quel que soit le marqueur, il appert que plus un informateur est instruit, plus il privilégiera la forme française à la forme anglaise dans le discours oral.

L'analyse s'inscrivait dans une perspective de synchronie dynamique dans le but d'évaluer le caractère progressif ou régressif de chaque trait. Les marqueurs à l'étude reflètent le dynamisme de la langue en brossant un portrait de l'évolution de la langue et des changements qui s'y opèrent. De ce portrait surgissent deux questions sur les changements en cours, à savoir ce qu'il en est de la place qu'occupent les marqueurs empruntés à l'anglais et ce qu'il en est de la production du vernaculaire en français.

Il va sans dire que les marqueurs empruntés à l'anglais occupent une plus grande place dans le parler des informateurs en 2014-2020 qu'ils ne le faisaient en 1979, mais seul le marqueur *anyway(s)* semble occasionner une baisse de son homologue français *en tout cas*. La variante *like* ne se substitue pas à *comme*, et la particule *so*, très usitée, demeure en concurrence avec trois variantes françaises : *(ça) fait que*, *alors* et *donc*. Y a-t-il lieu de s'inquiéter de ce dynamisme intersystémique ? Il est trop tôt pour le dire. La montée en croissance du marqueur *genre* en concurrence à la variante *comme* et la substitution du marqueur *donc* à la variante *alors* sont signes qu'un dynamisme intrasystémique se produit également.

La diminution, voire l'étiollement, des variantes vernaculaires *(ça) fait que* et *en tout cas* – la première au profit de variantes plus formelles, la seconde au profit de l'emprunt à l'anglais – semble beaucoup plus préoccupante, d'autant qu'elle se produit chez des locuteurs natifs du français et qui ont le français comme principale langue d'usage. La situation serait tout autre s'il s'agissait de locuteurs qui ont le français comme langue seconde ou qui sont, pour diverses raisons, restreints dans l'usage qu'ils en font. La dévernacularisation s'explique-t-elle seulement par le niveau d'instruction plus élevé des locuteurs ? L'exercice a fait état de la difficulté qu'occasionne la comparaison de corpus constitués à des moments différents. Les variables sur lesquelles reposent les constats s'inscrivent dans des milieux de vie qui ne sont pas les mêmes d'une époque à l'autre. Par exemple, le corpus de 2014-2020 se compose d'informateurs qui, dans l'ensemble, sont beaucoup plus instruits que ne le sont ceux du corpus de 1979. Le bilinguisme des premiers est aussi probablement beaucoup plus équilibré que celui de leurs prédécesseurs. Ces différences du niveau d'instruction et du degré de bilinguisme peuvent conduire les locuteurs à privilégier le maintien ou l'usage de certaines formes au détriment d'autres.

L'étiollement des variantes vernaculaires est-elle la manifestation d'une image dépréciative de la langue familière qu'entre-

tiendraient les locuteurs, image qui serait le fruit d'une mauvaise compréhension que la richesse d'une langue réside non pas dans un seul registre, mais dans le maniement entre plusieurs registres ? Ou est-ce le fait qu'ils sont conscients d'être en instance d'entretien ? Il importe de retenir que l'analyse de corpus oraux ne rend pas justice à la capacité des interlocuteurs de passer d'un registre de langue informel (où prime le familier et le spontané) à un registre plus formel où il se produit généralement moins d'hésitations, moins de reprises, moins d'alternance de codes, entre autres. Seule une enquête sur la variation diaphasique pourrait faire la part des choses entre l'usage de marqueurs à l'oral et celui à l'écrit.